

Le village du silence

Roman jeunesse à partir de 10 ans

Texte de Monique Derval



*À Jacques,
qui m'a donné la possibilité d'écrire.*

Chapitre 1

L'auditorium se remplissait tranquillement au fur et à mesure que s'amenuisait la longue file de jeunes amassés devant ses portes. Nous n'étions plus que quelques malheureux à faire semblant de ne pas avoir vraiment envie d'entrer. Les revendeurs tenaient bon; ils avaient à peine baissé leurs prix. Ils passaient et repassaient tout près de nous. De temps à autre, du bout des lèvres, ils lâchaient en anglais un « *Tickets? Tickets?* », sans même nous regarder. J'avais l'impression qu'ils nous narguaient. Je fulminais intérieurement.

— Combien? demanda avec espoir un garçon qui venait d'arriver, essoufflé comme s'il avait couru des kilomètres.

— *Sixty-five*, laissa tomber le revendeur, le regard fixé au loin.

Le visage du nouveau venu s'allongea sous son bonnet de laine aux bords retroussés. Il se mit à fouiller dans les poches de son large pantalon, mais il était évident qu'il ne possédait pas cette somme. Il essayait simplement de ne pas perdre la face. Le revendeur ne s'y était pas trompé; il s'était éloigné sans attendre. Le garçon hésita un moment puis vint s'asseoir à côté de nous, sur le rebord en ciment du parterre où gisaient de nombreuses bouteilles de bière vides.

Donald, qui avait remarqué sa déception, se mit à lui exposer la stratégie qui permettait de racheter des billets d'entrée à un prix raisonnable. Selon lui, il fallait s'adresser aux personnes qui en possédaient un, mais qui ne désiraient plus vraiment assister au spectacle. Il suffisait pour cela de regarder les visages de ceux qui faisaient la queue.

Tandis que Donald parlait, j'observais un autre garçon qui ramassait les canettes et les bouteilles consignées abandonnées un peu partout. Il les entassait dans un charriot de supermarché tout rouillé qu'il trainait derrière lui. Quand il passa près de nous, je remarquai qu'il était noir. La tête penchée vers le sol, il semblait indifférent à notre présence. Son allure, ses vêtements usés et troués par endroits, ses bottes sans lacets ne laissaient aucun doute sur son état. C'était un itinérant.

J'eus un pincement au cœur comme chaque fois que je croisais un jeune sans-abri. Entre lui et nous, il y avait un mur invisible, infranchissable. Pourtant, j'avais envie de m'approcher et de lui donner les quarante-cinq

dollars que j'avais économisés pour venir écouter le groupe BB. De toute façon, il était presque impossible que je finisse par obtenir un billet de spectacle pour ce prix-là.

Donald, lui, n'avait pas perdu espoir. Voulant sans doute prouver que sa tactique était la bonne, il se rapprocha de la file d'attente et aborda une jeune fille blonde à la mine boudeuse. Du coin de l'œil, je le vis discuter avec elle et sa copine à ses côtés. Glissant alors la main dans la poche de mon jean, je la refermai sur les billets pliés en deux. Je me levai; j'étais prête à faire cadeau de cet argent au sans-abri qui continuait sa collecte. Au même moment, Donald arriva près de moi et me saisit par le bras.

— Vite, passe-moi le fric, m'ordonna-t-il.

Il m'arracha l'argent à peine sorti de ma poche. Tout en me poussant vers la blonde, il m'expliqua à toute vitesse qu'il avait négocié le rachat de ses deux billets d'entrée. Maintenant, il craignait qu'un revendeur ne lui fasse une offre plus alléchante. Il remit mes quarante-cinq dollars à la jeune fille à qui il avait déjà donné les siens. Elle empocha mes économies, nous souhaita bon spectacle, puis s'en retourna auprès de sa copine qui l'attendait à quelques pas.

L'échange s'était fait en un clin d'œil, sans que je puisse m'y opposer. J'eus brièvement conscience du regard dont nous engloba l'itinérant, qui avait suspendu son ramassage. L'espace d'un instant, mon cœur se serra. Mais

déjà, Donald se ruait vers l'entrée en brandissant les billets au-dessus de sa tête.

— Dépêche-toi! me cria-t-il.

Je m'élançai à sa suite. Un gardien de sécurité me retint pour tâter le minisac que je portais sur le dos avant de me laisser passer. Donald exultait comme s'il avait accompli un exploit. Notre longue attente à l'extérieur ne nous avait rien fait manquer, car les BB, fidèles à leur habitude, étaient en retard.

Dans les gradins, les spectateurs ne s'étaient pas assis et manifestaient bruyamment leur impatience. Donald s'égosillait aussi fort qu'eux tandis que nous nous frayions un passage pour atteindre nos places. Il régnait une telle tension dans l'air qu'il m'était difficile de respirer normalement. Brusquement, quelque chose changea. En contrebas, dans l'enceinte sans sièges, la foule en mouvance se pressait, de plus en plus dense, au bord de la scène. Les lumières baissèrent et, soudain, le son éclata. Les BB étaient là, sautant, chantant et se déchainant sur leurs instruments.

Traversé par les sons, mon corps, frissonnant, vibrait comme un tambour. Dressée sur mon banc comme les autres, je me balançais au rythme de la musique qui déferlait. Plus rien d'autre ne comptait. J'étais comme dans une bulle, je planais. Bientôt, des gars et des filles, soutenus à bout de bras, flottèrent comme sur des vagues au-dessus des spectateurs debout au centre de la salle.

J'avais perdu la notion du temps et je fus surprise lorsque la musique cessa. Après un dernier rappel, les BB disparurent définitivement de la scène. Donald me poussa pour que je sorte plus rapidement de l'auditorium. Il bougonna dans mon dos : « Pas terrible, la deuxième partie du *show*... »

Et voilà, rien, jamais, ne pouvait satisfaire complètement Donald. Il était incapable d'apprécier pleinement ce qu'il vivait, car il était toujours en train de penser à ce qu'il ferait ensuite. Je n'allais pas le laisser me gâcher mon plaisir. Les oreilles encore toutes bourdonnantes, je me sentais comme sur des ressorts. J'aurais voulu continuer à danser. Je lançai :

— Moi, j'ai adoré! J'ai trouvé ça formidable du début à la fin!

Donald haussa les épaules, puis il lâcha tout à trac :

— J'ai changé d'avis pour la fin de semaine.

Ces quelques mots me frappèrent comme une gifle. Et avant que j'aie le temps de réagir, il ajouta platement sans même s'excuser :

— Bernard m'a invité à son chalet. C'est plein de sentiers dans les bois. On va s'éclater en VTT.

— Ah bien sûr! Ce sera plus amusant que de venir camper avec moi.

— Écoute, Pat, on ira une autre fois, ce n'est pas un drame...

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Pat!

Furieuse, je fis signe à l'un des taxis stationnés le long du trottoir. Je claquai la portière au nez de Donald tout en donnant mon adresse au chauffeur. Me laissant aller contre le dossier, je sentis les larmes qui montaient, montaient. Je fermai les yeux très fort pour les empêcher de couler. Il ne fallait pas que je pleure!

À la maison, mon père ne s'était pas encore couché. Heureusement, car je n'avais plus assez d'argent pour payer le taxi. Évidemment, il voulut d'abord savoir comment j'avais trouvé le spectacle. D'une voix enrouée, je lui répondis que c'était génial, mais que j'étais fatiguée. Puis, avant qu'il me demande pourquoi Donald ne m'avait pas ramenée, je me précipitai dans ma chambre. Là, roulée en boule dans mon lit, la tête enfouie dans l'oreiller, je laissai couler toutes les larmes que j'avais retenues. Donald m'avait trahie. J'avais autant de peine que s'il m'avait abandonnée pour une autre fille.

Incapable de dormir, je me mis à réfléchir; ce qui m'amena à prendre deux décisions : premièrement, entre Donald et moi, c'était fini, bien fini. Et deuxièmement, cette randonnée à bicyclette, je la ferais toute seule! Avant de me coucher pour de bon, je voulus écrire à Donald, mais, trois brouillons plus tard, je n'avais toujours pas trouvé la manière de dire les choses. Finalement, une lettre de rupture, ça me

paraissait trop mélodramatique. Après tout, je n'avais jamais été follement amoureuse de ce garçon.

Quand je me réveillai, le lendemain matin, il ne faisait pas tout à fait clair. Presque aussitôt, je me rappelai que c'était Donald qui avait la tente dans son sac à vélo. « Tant pis, me dis-je, je dormirai à la belle étoile. Mon sac de couchage est excellent; il pourrait geler que je n'aurais pas froid. »

Je savais que j'aurais dû avertir mes parents du revirement de Donald, mais j'avais trop peur qu'ils m'interdisent cette expédition en solitaire. Craignant qu'un des deux ne se lève avant que je sois partie, je renonçai à mon petit-déjeuner. Je me contentai d'une barre de céréales que je fis descendre avec du jus d'orange.

Avant de quitter la maison, je vérifiai une dernière fois la pression des pneus de ma bicyclette et je m'assurai que les deux sacoches contenant tout ce qu'il me fallait étaient bien accrochées de part et d'autre du porte-bagage. Maintenant, je pouvais enfourcher ma monture. Saisie par le froid matinal et les membres encore engourdis de sommeil, j'avais l'impression que nous pesions une tonne mon vélo et moi. Cependant, une fois sortie de la ville, je pus pédaler avec plus de régularité et d'aisance et, mon corps se réchauffant progressivement, le désir d'avalier des kilomètres refit surface.

À présent, le soleil brillait, et le vent, qui venait de se lever, me poussait dans le dos. Je roulais vraiment vite et j'éprouvais une merveilleuse sensation de liberté qui me donnait envie de chanter. L'heure avançant, le nombre de voitures augmenta et il me fallut être attentive à la route. Comme je n'avais pas pu déjeuner, je m'arrêtai de temps à autre pour grignoter une part de ma réserve de chocolat et de raisins secs et pour boire à ma gourde. Quand, en fin de matinée, j'atteignis le village où je savais trouver un McDo, je mourais de faim.

Je passai ma commande puis, avec mon plateau qui débordait presque, je me dirigeai vers une table près de la fenêtre avec vue sur le stationnement. Je sentais que tous les clients me suivaient du regard. Mon accoutrement de cycliste, comme disait mon père, y était certainement pour quelque chose. Il est vrai que mon cuissard rose et noir ainsi que mon coupe-vent bleu foncé, le dos traversé de deux bandes fluo vert pomme, me rendaient très visible. Je mangeai les yeux fixés sur le support à vélos auquel était attachée ma bicyclette, tout aussi voyante que moi avec ses couleurs mauve et rose.

Mon repas terminé, je fis une nouvelle provision de jus d'orange et je remontai sur ma bicyclette. Le vent me poussait fidèlement, me permettant de garder une bonne vitesse de croisière. À droite de la route redevenue déserte, le fleuve s'étirait de tout son long. De nombreuses îles, de forme ronde ou allongée, lui faisaient comme des bosses sur le dos. Lors

d'une halte pour me désaltérer, je vis des moutons qui broutaient paisiblement sur l'une d'entre elles. Sur une autre, il y avait deux chevaux qui galopèrent librement côte à côte.

Je m'arrêtais de plus en plus souvent et, lorsque je repartais, ma cadence n'était plus la même. Je sentais la fatigue. Les muscles de mes jambes commençaient à se raidir et je redoutais l'apparition de crampes. Je ralentis encore pendant que je passais devant les petites cabanes de pêcheurs qui, remisées sur la terre ferme, tachaient le paysage de rouge, de vert et de bleu. Il fallait que je me concentre sur le pédalage, sinon, je n'arriverais jamais à destination!

Après avoir couvert une quinzaine de kilomètres de plus, je remarquai que les joncs au bord de l'eau étaient plus hauts et plus épais. J'en déduisis que je ne devais plus être très loin de l'endroit où le fleuve s'élargissait, et c'était heureux, car j'avais épuisé ma réserve d'énergie. Le vent était tombé, comme s'il jugeait son travail terminé. Il y avait dans l'air une odeur différente, cela sentait comme à la mer. À la sortie du dernier tournant, le fleuve devenu lac apparut soudain dans son immensité. J'en eus le souffle coupé. Je ne pensais pas qu'il était aussi large!

Les vagues frappaient avec force les rochers avant de venir mourir sur la rive étroite. Je mis pied à terre et, pour décrisper les muscles de mes jambes ankylosées par ce long pédalage, je marchai un peu sur la bande de plage que les joncs n'avaient pas envahie. Puis, je m'assis pour

manger une banane à moitié écrasée. Au large, le long du chenal de navigation, deux bateaux se croisaient. Leurs coques, rougies par le soleil déclinant, reluisaient comme des casseroles de cuivre bien astiquées.

Tout d'un coup, je ressentis le froid. La température avait baissé et il commençait à faire sombre. En frissonnant, je retournai près de ma bicyclette couchée dans les joncs. Vite, j'enlevai mon coupe-vent et enfilai ma veste en polyester. Il était temps que je choisisse un endroit pour passer la nuit. Laissant là mon vélo, je me chargeai de mon sac de couchage et je m'éloignai un peu vers la gauche, à la recherche d'une surface sèche où le poser.

C'était la première fois que je me retrouvais seule dans la nature à la tombée du jour. Je ne reconnaissais pas les bruits que j'entendais. Je crus voir bouger quelque chose devant moi. Un oiseau, peut-être? Ou plutôt un rat musqué, étant donné toutes les huttes que j'avais aperçues le long des îles sur le fleuve. Je me frayai un chemin à travers les hautes tiges droites, presque plus grandes que moi. Elles fléchissaient sous ma poussée, puis se redressaient, mais pas tout à fait.

Encombrée par mon sac de couchage, freinée par les joncs, j'avancais difficilement. Je m'enfonçais dans la terre molle et humide. Mes pieds butaient contre des objets abandonnés, méconnaissables, à moitié enfouis dans la vase. Ce n'était pas la bonne direction; je fis demi-tour. Maintenant, il faisait complètement noir et la brume qui s'était levée m'empêchait de voir à

dix pas. J'avais l'impression que mes pieds étaient aspirés par le sol spongieux.

Je ne retrouvais pas les traces de mon passage. Mon cœur se mit à battre plus rapidement; mon souffle s'accéléra. Je m'étais égarée! Les yeux me picotèrent et ma gorge se serra douloureusement. J'étais au bord de la panique. « Non, pas ça! », me dis-je. Je fermai les paupières et je respirai profondément plusieurs fois de suite. Cela me calma un peu.

Au loin, j'entendais le faible ronronnement des voitures qui passaient sur la route. Pourtant, je me sentais affreusement seule, comme si j'avais atteint le bout du monde. Coucher à la belle étoile ne me tentait plus du tout. Il fallait que je retourne à ma bicyclette et que je roule jusqu'au prochain village en espérant y trouver un terrain de camping. Scrutant la nuit, je finis par distinguer une masse plus sombre sur la gauche. C'était peut-être un abri? Je me dirigeai de ce côté et je découvris bientôt qu'il s'agissait d'une grande barque.

Je grelotais de froid; mes pieds étaient glacés. Je compris que je ne pourrais pas aller plus loin. Je grimpai dans l'embarcation et je m'assis sur le banc. Me servant de mon sac de couchage comme d'une couverture, je m'enveloppai dedans tant bien que mal, en serrant les deux extrémités avec mes mains appuyées sur ma poitrine. Malheureusement, je n'arrivais pas à me réchauffer et, au bout d'un moment, je fus prise d'une grande envie de dormir. Je savais qu'il ne fallait pas, que c'était dangereux. Mais ça devenait trop difficile de

garder les yeux ouverts dans cette masse
cotonneuse qui me cachait le ciel.

Chapitre 2

Un léger bruissement me tira de ma torpeur. Sans doute le vent s'était-il remis à souffler, faisant se frôler les joncs? Mais non, ce froissement était trop régulier. Maintenant, j'entendais des craquements qui paraissaient de plus en plus proches. Soudain, deux ombres déchirèrent le brouillard.

Tremblant autant de peur que de froid, je glissai le plus silencieusement possible en bas du banc et je m'aplatiss au fond de la barque. Mon sac de couchage et mes vêtements, déjà humides, s'imprégnèrent tout de suite de l'eau glacée qui y stagnait. Incapable de réprimer mes frissons, je tentai de retenir mon souffle. Pendant un moment, je n'entendis plus rien, puis il y eut des frôlements, suivis de petits chocs contre la coque du canot, qui vibra. Cette fois, ça y était, j'étais découverte!

J'avais très peur, mais ma position à moitié couchée dans l'eau était devenue intenable.

Alors, je me redressai. Les deux ombres se tenaient immobiles de part et d'autre de l'embarcation. Je m'attendais à ce que ces inconnus réagissent à ma présence, qu'ils me questionnent, mais ils ne prononcèrent pas une parole. Déconcertée par ce silence étonnant, je restai aussi muette qu'eux. Cela dura un moment. Enfin, l'un d'eux se pencha et posa doucement les mains sur mon front, puis les fit descendre le long de mon visage. La froide humidité qui me transperçait disparut immédiatement. Comme anesthésiée par ce toucher, je ne bougeai pas lorsque le deuxième inconnu se mit à étendre une matière pâteuse sur ma figure. Car, malgré l'étrangeté de la situation, ma frayeur s'était dissipée comme par enchantement.

Ces deux personnes semblaient se comprendre sans avoir besoin de se parler. Ensemble, elles poussèrent l'embarcation à l'eau, puis se hissèrent à bord. L'une d'elles s'assit à côté de moi, sur le banc avant, et entoura de son bras mes épaules frissonnantes. Tandis que l'autre, qui avait récupéré les rames au fond du canot, s'installait à la place du rameur. Sous ses poussées vigoureuses, la barque se mit à glisser rapidement sur l'eau calme. Alors que la rive s'effaçait peu à peu dans la brume, j'eus une pensée pour ma bicyclette abandonnée.

Où allions-nous? Je voulus poser la question, mais je ne pus ouvrir suffisamment la bouche pour parler. En séchant, la pommade appliquée sur mon visage s'était transformée en une deuxième peau rigide qui paralysait mes

muscles faciaux. J'étais bâillonnée, réduite au silence. Je recommençai à avoir peur et je sentis à nouveau le froid me transpercer. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait; j'avais l'impression que ma tête s'était vidée de toutes ses pensées.

Le bruit des rames plongeant dans l'eau cessa et, quelques instants plus tard, la barque accosta brutalement. Nous avions atteint l'une des îles au milieu du lac. Le rameur sauta à terre tandis que son compagnon, piétinant au passage mon sac de couchage, me faisait lever et passer par-dessus bord. À cet instant, je crus que j'allais être abandonnée sur cette bande de terre déserte. Mais je compris que ce n'était pas l'intention des étrangers lorsque je les vis tirer l'embarcation à sec sur le rivage. Ensuite, ils la couvrirent d'une bâche qui trainait là. Je me fis la réflexion qu'il était improbable que cette bâche se soit trouvée justement à cet endroit par pur hasard. Les inconnus devaient avoir l'habitude de venir ici. Tous leurs gestes le démontraient. Mais cela n'avait rien de rassurant pour autant.

Toujours pressés, ils me prirent par la main et, m'entraînant avec eux, me firent traverser l'île de part en part. À présent que nous étions de nouveau au bord de l'eau, les deux étrangers, dont je ne distinguais pas le visage, faisaient face au large. Ils semblaient attendre quelque chose. Quant à moi, je ne restais debout que parce qu'ils me retenaient. Sans cela, je crois que je me serais couchée là, tellement j'avais sommeil. Soudain, comme s'ils avaient reçu un signal, ils me lâchèrent les mains. Mais celui qui se trouvait

à ma gauche me prit à bras-le-corps et me souleva dans ses bras. L'autre fit quelques pas sur le sable mouillé, puis s'arrêta lorsque le clapotement des vagues s'accrut.

Quelques instants plus tard, dans un bouillonnement, un sous-marin de petite dimension émergea à peu de distance du rivage. Son nez s'entrouvrit, projetant une faible lueur bleutée vers le ciel. Sans hésiter, les inconnus s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la taille pour atteindre le submersible de poche qui semblait avoir été téléguidé jusqu'à cet endroit précis. Ils me poussèrent à l'intérieur puis pénétrèrent à leur tour dans l'habitacle étroit. Et la partie mobile du fuselage se referma automatiquement tout de suite après.

L'un des inconnus s'installa au poste de pilotage pendant que l'autre m'enveloppait d'une fine pellicule soyeuse, puis me faisait assoir sur une sorte de strapontin. De légères vibrations parcoururent le petit sous-marin qui tangua un moment à la surface du lac avant de s'enfoncer dans ses flots noirs. Mes oreilles se mirent à bourdonner tandis que nous commençons à descendre.

Dans la lumière bleutée qui baignait l'habitacle, je pouvais enfin vraiment voir mes « ravisseurs ». Mais ce n'était peut-être pas le mot juste pour désigner ces étrangers, même s'ils m'avaient enlevée. Car, en me prenant avec eux, ils m'avaient sans doute sauvée de l'hypothermie. Eux ne risquaient pas d'avoir froid ni d'être mouillés, puisqu'ils étaient couverts de la tête aux pieds d'une combinaison moulante.

C'est ainsi que je pus constater qu'il s'agissait d'un homme et d'une femme.

Quand, d'un même geste, ils firent glisser la capuche qui enserrait non seulement leur tête, mais aussi une partie de leur figure, je fus frappée par leur ressemblance étonnante. La finesse des traits, la forme de la bouche et du nez, la couleur des yeux, tout était pareil! Leurs cheveux noirs, assez courts, bouclaient légèrement autour de leur visage et en soulignaient la pâleur. Ils ne se quittaient pas du regard, semblant avoir oublié mon existence. Cette indifférence à mon égard et, surtout, ce silence prolongé de leur part me laissaient perplexe. Je ne comprenais pas leur comportement étrange.

Mon corps commençait à sortir de son engourdissement. La peau me picotait partout. Je savais que je devrais supporter cette sensation désagréable tant que je ne me serais pas complètement réchauffée. Je palpai mon visage; le masque-bâillon le couvrait jusqu'aux pommettes. Je frottai, grattai pour essayer de le décoller, sans succès. Malgré le caractère insolite et même inquiétant de ma situation, j'étais très calme. Je me sentais curieusement détachée de moi-même, comme dans un état second. Cette aventure était trop incroyable pour être vraie; je devais rêver.

Mais brusquement, je songeai à mes parents. J'imaginai leur inquiétude lorsqu'ils constateraient ma disparition. Disparition! Le mot me frappa comme un coup de poing en pleine poitrine. L'angoisse me saisit; la gorge serrée, je

n'arrivais plus à respirer normalement. Mon cœur galopait comme s'il avait voulu s'arracher de mon corps.

J'essayai de me défaire de l'enveloppe soyeuse qui m'emprisonnait. Bien que léger, le bruit qui en résulta attira instantanément le regard des jumeaux sur moi. Ils avaient des yeux bleus très clairs. Ils me sourirent tous les deux. Mon angoisse reflua pour faire place à de l'effarement. Je crus un moment que j'étais peut-être victime d'une hallucination. Ils venaient d'ouvrir le devant de leurs combinaisons respectives, laissant apparaître une fine membrane qui, en se rétractant, révéla la présence d'un écran lumineux au milieu de leur thorax. Puis, quelques secondes plus tard, deux prénoms surgirent en surbrillance : *Cécile*, pour elle; *Philippe*, pour lui.

Médusée, je les regardai tour à tour. Ce que je voyais était bien réel, mais je n'eus pas le temps de me demander comment une telle chose était possible. Déjà, du texte s'affichait sur la poitrine de Cécile. Je lus :

Sois sans crainte. Dans quelques instants, nous atteindrons notre base. Tu vas pouvoir te réchauffer et te reposer. Tu aimerais sans doute en savoir plus, mais pour le moment, nous ne pouvons rien t'expliquer.

Une base sous-marine! Je n'avais même pas besoin de me pincer pour vérifier que je ne rêvais pas. Alors, une pensée terrifiante m'assaillit. Et si Cécile et Philippe étaient des androïdes et non des êtres humains à part entière? Comme dans *Blade Runner*, un des films préférés de mon père. Qui étaient-ils exactement? Que faisaient-ils? Et pourquoi tout ce mystère?

Aucun des deux ne s'aperçut de mon affolement car, à présent, ils avaient les yeux fixés sur le tableau de bord du sous-marin, dont le projecteur était dirigé vers le bas. Comme nous descendions depuis un moment, j'en déduisis que le fond balayé par le faisceau lumineux était celui du chenal de navigation. Cette tranchée artificielle qui avait été creusée par les hommes pour permettre le transit des navires commerciaux sur le fleuve. Nous devons donc nous trouver à une bonne dizaine de mètres de profondeur.

Maintenant, le sous-marin progressait à l'horizontale dans l'immense fossé. Puis, sous les yeux attentifs des jumeaux, il tourna légèrement vers la droite, éclairant une importante excavation dans la paroi. Tandis qu'il y pénétrait, je crus distinguer une masse en forme de coquillage. Mais lorsque le submersible la surplomba, je m'aperçus qu'il s'agissait plutôt d'un ensemble de coquilles soudées les unes aux autres. L'appareil se posa en douceur sur le dessus de la seule coquille possédant une petite surface plane. Nous étions arrivés à destination. Philippe fit pivoter l'un des sièges, dévoilant du

même coup l'ouverture d'un sas. Cécile s'y faufila, puis ce fut à mon tour de descendre le long de l'échelle fixe. Philippe me suivit après avoir rabattu le « couvercle » du sas. Nous étions à l'intérieur de la base sous-marine et l'endroit où nous venions de prendre pied était totalement désert. Je levai la tête vers la voute vert émeraude, d'où semblait provenir la lumière. « Me voici sous cloche, au fond du lac! », me dis-je avec désespoir.

Tout à coup, j'eus très chaud et je sentis mon corps mollir. Le sol se mit à tanguer et à monter vers moi. Ma vue s'embrouilla; il y eut un grand éclair, très éblouissant, puis tout devint noir..., et je tombai dans une sorte de vide qui n'en finissait pas.

Chapitre 3

Lorsque je revins de mon évanouissement, j'étais seule, étendue sur un lit à une place, dans un endroit qui ressemblait à une grande alvéole. Je me redressai et regardai autour de moi. Une table avec un écran d'ordinateur, des rayonnages remplis de livres et de photos indiquaient que l'alvéole servait à la fois de bureau et de chambre. Je me levai et m'approchai des parois. Légèrement arrondies, elles paraissaient faites d'un verre très épais, constellé de minuscules boursofflures. Je passai la main sur cette surface rugueuse, m'attendant à la trouver humide, mais elle était parfaitement sèche. Par contre, je crus percevoir une faible vibration. Pour en avoir le cœur net, je collai mon oreille contre la paroi de verre.

C'est dans cette position que Cécile me surprit. Elle m'apportait un plateau simplement garni de quatre gobelets de couleur différente. En souriant, elle me tendit deux pailles et me fit

signe de boire. Je n'étais pas très tentée par ce menu liquide, mais comme j'avais faim, je finis par obtempérer. Le bâillon m'empêchant d'ouvrir correctement la bouche, j'avais de la peine à maintenir les deux pailles entre mes lèvres. Et c'était encore plus difficile d'aspirer les liquides épais. Les deux premiers que j'avalai, pas très bons, étaient salés, mais les deux autres étaient sucrés et goutaient à la fois l'orange, la banane et peut-être le kiwi. Lorsque j'eus fini de boire, je me sentis beaucoup mieux.

La tête plus claire, je pus fixer mon attention sur l'écran de Cécile qui m'apprit que j'avais eu « un sommeil réparateur ». J'en fus grandement surprise et je me demandai combien d'heures j'avais pu dormir. Je n'avais pas ma montre, car, pour éviter qu'une vilaine ligne blanche marque mon poignet bronzé, je l'enlevais toujours avant de partir à vélo. Je me fiais à mon odomètre pour savoir l'heure. Et maintenant, je ne pouvais même pas dire si c'était le jour ou la nuit; cela me faisait une impression très bizarre. Entretemps, Cécile avait repris la communication à sens unique.

J'ai vu que tu étais intriguée par la nature de nos « murs ». Ce sont des parois doubles en arkémolyte. Il s'agit d'un matériau très particulier, aux propriétés multiples. Sa surface poreuse permet notamment les échanges gazeux indispensables à notre vie. Voici comment : l'eau du lac, en circulant à grande vitesse entre les parois, produit du courant électrique. Sous l'effet de celui-ci, les atomes d'oxygène se dégagent de

l'eau et sont propulsés dans la base à travers les pores de l'arkémolyte. Tandis que le gaz carbonique, lui, est expulsé en sens inverse. Ainsi, l'air est constamment renouvelé.

L'arkémolyte étant également très lourd, on n'a pas pu construire la base d'un seul tenant, car il aurait été impossible de garder le secret tout le temps qu'aurait duré la construction. Les ingénieurs ont donc conçu des modules qui pouvaient être immergés un par un, puis assemblés et soudés une fois posés sur le fond.

Tandis que Cécile dévidait ses explications, mon esprit était en partie tourné vers la surface; je pensais à mes parents qui, à présent, devaient s'être rendu compte que j'étais partie seule. Dès son retour, Donald avait certainement appelé à la maison dans l'intention de me raconter sa journée, comme si on ne s'était jamais disputés. Ma mère devait être aux cent coups et imaginer les pires choses, car, étant journaliste, elle avait tendance à dramatiser les situations. Quant à mon père, qui se montrait optimiste dans toutes les circonstances, il devait essayer de la rassurer. Je le voyais très bien décider de se lancer sur mes traces, puisqu'il connaissait mon itinéraire par cœur. Je lui en avais assez cassé les oreilles!

Reportant mon attention sur l'écran, je constatai que Cécile avait changé de sujet :

Avant de te présenter aux autres membres de l'équipe, j'aimerais savoir comment tu t'appelles. Dès que tu apercevras ton prénom dans la liste qui suit, fais-moi signe.

Les noms étant placés par ordre alphabétique, cela prit un peu de temps avant qu'on arrive aux P. Mon moral remonta d'un cran à l'idée qu'ici, je serais Patricia et non Pat, cet horrible diminutif dont tout le monde m'affublait à l'école. Puis je m'inquiétai de mon apparence. Habillée de ma tenue de cycliste défraîchie, muselée comme un chien méchant, ce n'était pas l'idéal pour faire bonne impression.

Cécile me caressa le bras, comme si elle avait voulu me rassurer. Puis son écran prit le relai :

L'existence de notre base doit rester secrète. Étant donné la fréquence des passages sur le chenal de navigation, nous devons être extrêmement prudents afin d'éviter que notre présence ne soit détectée par les sonars, que ce soit ceux des navires ou encore ceux des pêcheurs ou même des plaisanciers. C'est donc par mesure de sécurité que nous t'avons mis ce masque, car ici, l'usage de la parole est strictement interdit. Parce que l'arkémolyte, en plus des caractéristiques dont je t'ai parlé, est perméable à certaines ondes acoustiques, et tout particulièrement à la voix humaine. Or, l'eau transmet très bien et très rapidement les sons. En ce qui nous concerne, cela ne pose pas de

problème puisque nous communiquons uniquement par nos écrans greffés.

Des écrans greffés! Cette dernière information me donna le tournis. C'était horrible! Naïvement, j'avais cru que les écrans de Cécile et de Philippe avaient été habilement fixés sur leurs corps. À présent, je voyais Cécile comme une de ces malheureuses souris de laboratoire sur lesquelles on pratique toutes sortes d'expériences. Comment pouvait-on accepter d'être privé de sa voix? Et quel était le but réel de tout ceci...? Pourquoi l'existence de cette base devait-elle rester secrète?

Mais je n'eus pas le temps de réfléchir plus avant, car le défilement du texte se poursuivait :

Cette greffe est une opération sophistiquée. L'écran est un implant intelligent qui, une fois greffé sur la personne, est relié aux neurones de son cerveau. Il décrypte instantanément les pensées et les affiche à l'écran.

L'inconvénient actuel de cette greffe, c'est qu'elle provoque une paralysie graduelle des cordes vocales, entraînant la perte de l'usage de la parole. Pour le moment, on ne s'explique pas ce phénomène. Par contre, on a découvert que la perte de cette faculté chez les personnes greffées était compensée par le développement plus ou moins important de leur pouvoir télépathique. Tu as certainement remarqué que, Philippe et moi, nous pouvons communiquer par la pensée. Seulement, quand nous le faisons, cela nous fatigue énormément.

Mais les recherches se poursuivent; un nouvel implant vient d'ailleurs d'être mis au point par une équipe de spécialistes. Évidemment, le but ultime, c'est de parvenir à communiquer à distance par la pensée sans plus avoir recours à un écran.

Ces explications me plongèrent dans un sentiment d'irréalité. Pourquoi Cécile me fournissait-elle ces informations? J'avais l'impression qu'il aurait mieux valu que je ne sache rien de tout cela. Qu'allait-il m'arriver maintenant? Subitement, un doute affreux me traversa l'esprit. Avait-on l'intention de se servir de moi? Je frissonnai à cette pensée. Au même moment, l'écran de Cécile se brouilla et il me sembla voir passer une ombre sur son visage.

Tout compte fait, il aurait été préférable que je reste là-haut, quitte à souffrir d'hypothermie. Car qui irait imaginer que j'avais été emmenée dans une base sous-marine secrète? Si la police, avertie par mes parents, se mettait à ma recherche et retrouvait ma bicyclette au bord du lac, elle supposerait que je m'étais noyée. Et cela, même si les plongeurs ne repêchaient pas mon corps.

La police abandonnerait les recherches et mes parents seraient obligés de croire que j'étais morte! Cette idée effroyable me mit dans tous mes états. Mon estomac se noua et les larmes me montèrent aux yeux. J'avais une envie désespérée de remonter à la surface, mais je savais que c'était impossible, qu'il n'y avait plus rien à faire; j'étais perdue. Il ne me restait plus

qu'à obéir à Cécile qui me faisait signe de la suivre. Je lui emboitai le pas.

Dans le couloir que nous longions, d'autres loges, identiques à celle que je venais de quitter, se succédaient le long de la paroi qui formait un arc de cercle. Elles étaient toutes inoccupées à l'exception de la dernière devant laquelle Cécile s'arrêta. Quand je l'eus rejointe, elle me fit entrer dans l'alvéole dont je découvris alors l'occupante. À demi étendue dans un siège au dossier incliné, elle avait la moitié de la figure masquée par une paire de lunettes de vision virtuelle. Je voyais ces lèvres bouger. Elle donnait l'impression d'articuler des mots, comme les enfants qui, ayant appris à lire à haute voix, continuent à remuer les lèvres quand ils ont atteint le stade de la lecture silencieuse.

Pourtant, elle s'aperçut presque immédiatement de notre présence. Elle se redressa lentement puis, lorsqu'elle fut assise, elle se tourna vers nous. Comme à regret, elle retira ses lunettes volumineuses en les faisant passer par-dessus sa tête. Elle glissa les deux mains dans ses épais cheveux roux qu'elle venait d'ébouriffer. Elle avait les yeux rougis de quelqu'un qui a pleuré, mais peut-être était-ce simplement dû à de la fatigue. L'étonnement se lisait sur son visage tandis qu'elle nous dévisageait, se demandant sans doute ce que nous faisons là. On aurait dit qu'elle émergeait d'un rêve et qu'il lui était difficile de reprendre pied dans la réalité. D'ailleurs, elle ne fit pas mine de dévoiler son écran.

Cécile eut un mouvement d'impatience. Elle se déplaça légèrement pour que je puisse lire ce qu'elle avait à me communiquer.

Je te présente Annick Demers. C'est notre psychologue.

J'avais peine à croire que cette femme était psychologue. Elle avait l'air tellement désemparée qu'il me semblait qu'elle aurait bien eu besoin elle-même d'être aidée ou, du moins, d'être consolée. Finalement, un bref sourire apparut sur son visage constellé de taches de rousseur. Je croyais que Cécile allait la renseigner à mon sujet, mais elle n'en fit rien. Je me rendis compte que sa nervosité augmentait. Elle recula de quelques pas sans quitter la psychologue des yeux, puis attendit. Alors, Annick Demers hocha la tête puis, comme si on venait de l'en prier, elle se leva. Presque de la même taille que Cécile, elle était cependant plus corpulente et plus âgée aussi. Pourtant, des deux femmes, c'était Cécile qui paraissait la plus forte, la plus sûre d'elle. Avant de venir se placer derrière moi, la psychologue croisa mon regard et ses yeux verts pailletés de points dorés me fixèrent brièvement. Cécile sortit dans le couloir d'un pas pressé.

Tandis que nous avançons à la queue leu leu, je sentis un courant d'air qui provenait de l'avant. Peu après, à la fin de la courbe, le couloir aboutissait sur une vaste place sphérique, très éclairée, dont le pourtour était percé de plusieurs ouvertures. Cécile en tête, nous traversâmes en

diagonale cet espace désert pour pénétrer dans l'une des ouvertures qui nous faisaient face. L'étroit couloir aux parois lisses donnait accès à un module plein d'appareils électroniques qui grondaient sourdement. Les cloisons verticales étaient couvertes presque jusqu'en haut d'immenses panneaux. De longs fils épais en sortaient, tels des serpents jaillissant de leur cachette. Rouges, bleus et noirs, ils s'entremêlaient avant de s'enfoncer dans le corps des appareils, dont les voyants lumineux clignotaient par intermittence.

Au centre de la pièce, il y avait une console surélevée. Debout, devant les nombreux écrans, un homme surveillait le tout. Lorsqu'il nous fit face, je me rendis compte de mon erreur. Le visage du surveillant, bien que d'apparence humaine, ne reflétait aucune expression. Ce n'était pas celui d'un véritable être humain. En regardant cet automate à la figure lisse et trop colorée, je ressentis un léger malaise, comme si je venais de rencontrer une personne antipathique. Évidemment, c'était ridicule de réagir de la sorte devant un robot sans âme, pourtant, j'avais envie de lui tourner le dos et de m'éloigner de lui le plus possible.

Mais Cécile avait rejoint le surveillant et le questionnait par l'entremise d'un des ordinateurs. Elle voulait qu'il lui indique l'endroit où se trouvait Philippe actuellement. En guise de réponse, l'automate frappa sur quelques touches dans le coin gauche de la console et un plan apparut sur le moniteur central. Je compris aussitôt que j'avais l'ensemble de la base sous

les yeux. Vue de l'intérieur, elle ne ressemblait plus à un coquillage, mais plutôt au cœur d'une fleur entouré de ses pétales. Au centre, je reconnaissais la grande place au plafond en coupole. Neuf autres modules en forme de cloche, mais de dimension moindre, la ceinturaient.

Sous la commande du robot, chaque module s'agrandissait, occupant tour à tour tout l'espace scintillant de l'écran. Salle de musculation, cafétéria, infirmerie... Les modules défilaient. De temps à autre, l'écran devenait brièvement noir entre le moment où le module visible s'effaçait et que le suivant apparaissait. Tous semblaient vides. Un instant, je crus entrevoir une silhouette en mouvement dans l'un d'eux. Mais ce fut une vision trop brève. Finalement, le robot fit un arrêt sur image; il avait retrouvé Philippe. On le voyait faire les cent pas devant un grand écran dans une salle occupée par deux rangées de sièges. Il interrompit son va-et-vient à l'arrivée d'un homme que, d'ici, on n'apercevait que de dos.

Sur ces entrefaites, quelqu'un d'autre pénétra dans le module où nous étions. Grand et mince, il avait les cheveux blonds, mais curieusement, sa barbe était rousse. Il s'arrêta à mi-chemin de la console, puis il me dévisagea. Ma présence ne semblait pas l'étonner. L'expression de son visage indiquait plutôt qu'il était préoccupé. Était-ce à cause de moi? Au même moment, le robot attira notre attention sur le message qui venait d'apparaître sur l'écran central : « Les membres sont priés de se

présenter au plus vite dans la salle de réunion. »
Le nouvel arrivant échangea alors avec les deux femmes un long regard que je ne réussis pas à interpréter. Puis il se détourna et quitta la pièce. L'instant d'après, nous l'imitions.

Chapitre 4

De retour dans la cloche centrale, nous longeâmes la paroi concave jusqu'à une nouvelle ouverture qui nous fit déboucher dans le module où nous attendaient Philippe et l'autre homme. Je notai que leurs écrans n'étaient pas visibles. L'un et l'autre nous regardaient avancer vers eux. Philippe ébaucha un sourire, mais on le devinait crispé, comme si la présence de l'individu au crâne rasé le mettait mal à l'aise. Je me dis que cet homme devait être le chef de la base. Malgré sa petite taille, il en imposait. Sanglé dans un uniforme militaire qu'il était le seul à porter, il se tenait aussi raide qu'un piquet. Le visage impassible, il ne répondit pas au salut que lui faisait chacun des membres en passant devant lui, mais il les suivit tous des yeux jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur siège.

Puis ce fut à mon tour de me rendre jusqu'à lui. Plus j'approchais, plus j'avais l'impression de manquer d'air. Mon cœur battait à grands coups, mes jambes tremblaient. J'avais les yeux baissés, mais je me sentais observée. Quand j'arrivai à sa hauteur, je me forçai à relever la tête. Je frémis sous le regard fixe de ses yeux gris. Je compris qu'il était inutile d'attendre la moindre sympathie de la part de cet homme.

Alors que je faisais un effort énorme pour soutenir son regard, je remarquai, sur le haut de sa pommette droite, un minuscule tatouage bleu en forme de larme. Dans ce visage aux traits anguleux, cette larme avait quelque chose d'insolite. Il me semblait impossible qu'un tel homme puisse laisser échapper de vraies larmes. Je sursautai quand, d'un bref signe de la main, il m'indiqua la place qu'il voulait que j'occupe. Son regard ne me libéra que lorsque je fus assise. Il gagna son siège à son tour et se coiffa du casque qui y était accroché. Sans tarder, les autres suivirent son exemple. L'éclairage de la salle diminua et, en face de nous, l'immense écran encasté dans la paroi légèrement concave s'anima. La date et l'heure apparurent brièvement. Ce fut un nouveau choc pour moi : on était lundi, et il était près de minuit ! Comment était-ce possible ? Que m'avait-on fait pour que je dorme autant de temps ?

Maintenant, au centre de l'écran, des phrases se formaient par saccades. Quand elles se stabilisèrent, je pus lire : « Veuillez éteindre vos écrans individuels. Le décrypteur de pensées

Zipo est activé. La transmission peut commencer. »

Pendant un moment, il ne se passa rien, puis du texte s'afficha :

Émetteur : Jérôme Thibert, chef de la base : Je vous ai convoqués, car nous avons une décision à prendre. Comme vous le savez tous, Philippe et Cécile ont introduit une personne étrangère à la base. Ils recevront un blâme sévère pour avoir agi aussi inconsidérément. À cause d'eux, nous allons perdre des heures précieuses à régler un problème qui n'aurait jamais dû se présenter. Voyez cet article de journal et vous comprendrez que la situation est extrêmement grave.

C'était donc à cela que les casques servaient : capter les pensées et les transmettre en les projetant sur le grand écran. Mais je n'eus pas le temps de me demander comment cela était possible, car subitement, ce fut mon visage, démesurément agrandi, qui occupa tout l'écran. Au-dessus de ma tête, un gros titre annonçait : « *Une jeune fille à bicyclette disparaît mystérieusement.* »

Quel choc! Mon cœur se mit à battre de plus en plus rapidement au fur et à mesure que je lisais l'avis de recherche publié par le journal. En plus de ma description physique, il y avait aussi celle de ma bicyclette. Tout y était, des poignées vert fluo aux autocollants représentant le *Roadrunner* qui décoraient les tubes du cadre.

Les larmes me montèrent aux yeux tandis que défilait la suite de l'article :

« M. et Mme Bellerive croyaient que leur fille Patricia était en compagnie de son ami quand, dans la soirée de samedi, ce dernier a téléphoné en demandant à lui parler. C'est ainsi que les parents ont découvert que leur fille était partie seule pour la randonnée à bicyclette de deux jours que les adolescents avaient projeté de faire ensemble. Ne sachant pas si leur fille Patricia avait trouvé un endroit sûr pour dormir, M. et Mme Bellerive étaient très inquiets. Redoutant un accident, ils ont immédiatement alerté la police.

Ayant fait le tour des hôpitaux sans résultat, la police suppose que la jeune fille a fugué. D'autant que l'on sait maintenant qu'elle a eu une dispute avec son ami. Les parents, pour leur part, rejettent catégoriquement cette possibilité. Mais le lieutenant-détective Simard, qui est chargé de l'enquête, estime qu'il est trop tôt pour parler de disparition. Il rappelle que 90 % des adolescents déclarés disparus sont retrouvés en 48 heures, et près de 10 % en dix jours.

« Ces chiffres ne me rassurent pas du tout », nous a confié Mme Bellerive qui, étant elle-même journaliste, a évoqué ces cas récents de disparition qui n'ont pas été résolus. Et elle nous a fait part de son intention de mener sa propre enquête, parallèlement à celle de la police. »

Chère maman! Elle allait remuer ciel et terre pour me retrouver. Ça me faisait du bien de savoir que j'étais recherchée activement. Mais quand la page du journal s'effaça, il me vint à l'esprit que cette publicité autour de ma disparition risquait d'irriter le chef de la base et d'aggraver ma situation. J'en eus la confirmation sur-le-champ en regardant l'écran.

Émetteur : Jérôme Thibert, chef de la base : Vous êtes conscients du danger qui nous menace : la découverte de notre base sous-marine par la police et les médias mettrait un terme à nos recherches. Je ne parle même pas du scandale politique qui en découlerait. Aucun de nous ne désire cela. Nous n'avons donc pas le choix. Cette jeune fille doit rester avec nous jusqu'à la fin de notre mission.

Mon cœur battait la chamade. J'étais atterrée! Combien de temps allais-je rester prisonnière ici? Mes parents finiraient par me croire vraiment morte! J'avais envie de crier : « Aidez-moi! » Mais bien sûr, cela m'était impossible. Je n'avais même plus de larmes pour pleurer. Je ne pouvais que garder les yeux fixés sur l'écran dans l'attente de la suite. Cette fois, le nom de l'émetteur changea. J'en déduisis qu'il s'agissait de l'homme à la barbe rousse.

Émetteur : Marc Fillion, ingénieur : Je pense comme vous que la découverte de la base serait catastrophique pour nous tous. Cela dit, ne pourrait-on pas envisager de traiter directement

avec les parents de la jeune fille, sans pour autant leur dévoiler l'existence de la base? Tout ce que ces personnes désirent, c'est retrouver leur fille. Et puis, il me semble que, avant de prendre une décision, nous devrions en référer au général Langlois. Après tout, nous n'avons pas autorité pour agir en cas de situation imprévue.

La réponse ne se fit pas attendre :

Émetteur : Jérôme Thibert, chef de la base : Mon cher Fillion, vous me paraissez bien naïf! Vous pensez que cette journaliste va se priver d'écrire des articles sous prétexte qu'on lui a rendu sa fille? Je ne lui donnerai pas cette chance! Et puisque vous semblez l'avoir oublié, je vous rappelle que, l'état d'urgence ayant été décrété, c'est à moi seul qu'il revient de prendre les décisions que je jugerai nécessaires pour notre sécurité. De plus, je vous ferai remarquer que, si le général Langlois n'avait pas toléré des va-et-vient inutiles entre la base et la surface, nous n'en serions pas à devoir régler ce genre de problème.

Tout cela avait l'apparence d'un mauvais rêve, mais malheureusement, la situation était bien réelle. J'étais en train de vivre un cauchemar. L'arrivée d'un retardataire me rendit un peu d'espoir. Dans la pénombre, je n'entrevis qu'une silhouette rondelette qui alla s'asseoir près de Philippe. Dès que le nouvel arrivant fut coiffé du casque émetteur de pensées, ses premiers mots me firent redouter le pire. Cet homme

m'apparaissait aussi dangereux, sinon plus, que le chef de la base.

*Émetteur : Roger Dubé, neurochirurgien :
Si vous voulez remettre cette jeune fille à ses
parents, il va falloir au préalable gommer de sa
mémoire tout souvenir de ce qu'elle vient de
vivre. Expliquons-lui les risques de ce traitement
et parions qu'elle préférera rester en notre
compagnie.*

Dans la pénombre, je ne distinguais pas les visages, et toutes ces têtes surmontées de casques me donnaient l'impression d'être entourée d'êtres anormaux, mi-humains, mi-bêtes. Ils commencèrent à s'agiter sur leur siège lorsque le neurochirurgien se lança dans la description du traitement qu'il avait l'intention de me faire subir.

Il s'agissait de m'endormir profondément, puis de m'injecter différentes drogues. Dans un premier temps, elles effaceraient les souvenirs jugés indésirables. Ensuite, elles provoqueraient des rêves qui viendraient se superposer aux événements que j'avais réellement vécus. En apparence simple, cette manipulation de la mémoire humaine, encore au stade expérimental, comportait un certain danger. Je compris avec effroi qu'un mauvais dosage de ces rêves aurait pour conséquence de faire disparaître d'autres informations de ma mémoire. Ainsi, je risquais de n'être plus tout à fait la même à mon réveil. Par exemple, je ne saurais plus comment on roule à bicyclette ou bien je ne

me souviendrais pas d'avoir appris l'anglais ou même plus grave, je ne reconnaitrais plus certains visages.

Brusquement, l'exposé de Dubé fut recouvert par des phrases qui se télescopaient sur l'écran, rendant le texte illisible. C'était comme si plusieurs personnes avaient cherché à émettre en même temps. Simultanément, la lumière revint, éclairant les visages des assistants. Cécile et la psychologue étaient visiblement au comble de l'indignation. Philippe et Marc Fillion avaient ôté leur casque et, s'étant levés, semblaient prêts à se jeter sur le neurochirurgien. Se débarrassant à son tour de son casque, celui-ci alla se camper devant eux. Les jambes écartées et les mains glissées dans les poches de sa blouse blanche défraîchie, il arborait un air belliqueux. Face aux deux jeunes hommes, la posture combative du petit homme ventripotent aurait pu prêter à rire. Pourtant, cela suffit à dissuader Marc et Philippe d'agir. Après avoir lancé un regard au chef de la base qui observait la scène sans broncher, ils retournèrent à leur place et remirent leurs casques. Dubé avait gagné; il réajusta ses lunettes de grand myope, puis alla se rassoier lui aussi.

L'éclairage diminua de nouveau; la séance pouvait reprendre. Le neurochirurgien s'adressa directement à moi :

Je suis persuadé que tu n'as aucune envie de subir le traitement que je viens de décrire. En jeune fille intelligente, tu comprends

certainement que tu n'as pas d'autre choix que de rester auprès de nous. Mais réfléchis un peu. Nous t'offrons de participer à une expérience tout à fait hors du commun. N'est-ce pas une chance extraordinaire? À ton âge, on aime les défis, non?

À nouveau, il fut interrompu.

Émetteur : Annick Demers, psychologue : Monsieur Dubé! Vous savez bien qu'elle est trop jeune pour qu'on lui impose de vivre ainsi. Une telle séquestration pourrait être extrêmement dommageable!

Cette intervention ne le troubla nullement.

Émetteur : Roger Dubé, neurochirurgien : l'âge de cette jeune fille n'est pas un handicap. Vos deux collègues, Cécile et Philippe, ne sont guère plus âgés et ils se sont parfaitement adaptés à leurs nouvelles conditions de vie. Je dirais même qu'ils ont eu plus de facilité que vous ou que Marc Fillion, alors que vous aviez bien plus de raisons qu'eux de vous isoler du monde.

De plus en plus agitée, la psychologue ne lâchait pourtant pas prise. Un flot de mots se déversa sur l'écran :

Émetteur : Annick Demers, psychologue : Oui, mais Cécile et Philippe se sont portés volontaires; ils étaient parfaitement conscients des conséquences de leur choix. Le cas de

Patricia est tout à fait différent. Vous l'obligez à accepter vos conditions. Vous ne pouvez pas priver cette enfant de l'affection de ses parents ni de l'amitié et des activités des jeunes de son âge. Elle est beaucoup trop jeune pour supporter cette solitude et ce silence forcé. De graves problèmes psychologiques pourraient en résulter.

Comme il fallait s'y attendre, ces protestations véhémentes n'eurent aucun effet. Thibert intervint brièvement pour reprocher à la psychologue son émotivité excessive, et il lui fit remarquer que lui seul était habilité à dire aux membres de l'équipe ce qu'ils pouvaient ou ne pouvaient pas faire. Ayant ainsi montré du même coup qu'il accordait toute sa confiance à Dubé, il pria ce dernier de poursuivre.

*Émetteur : Roger Dubé, neurochirurgien :
Quand je propose à la jeune fille de partager notre expérience, j'entends par là qu'elle participe pleinement à nos recherches. C'est-à-dire qu'elle reçoive, elle aussi, un implant. Vous savez, nous avons ici tout l'équipement requis pour procéder à cette opération. Je suis tout à fait prêt à intervenir.*

Ma vue se brouilla; je fus saisie de vertige. Je voyais les phrases danser sur l'écran tandis que celui-ci se déformait puis s'éloignait, se réduisant finalement à un petit rectangle lumineux. Ma tête se vida et j'eus la sensation de tomber. Cécile fut tout de suite près de moi. Elle me serra fortement les épaules tout en cherchant

mon regard. Électrisée par ce contact, je parvins à repousser l'évanouissement. Sur l'écran qui avait repris ses dimensions normales, le texte déboulait, ponctué de points d'exclamation :

*Émetteur : Annick Demers, psychologue :
C'est complètement aberrant! C'est inhumain!
Vous ne pouvez pas faire une chose pareille!
Cette opération comprend trop de risques. Qui
vous dit que son organisme supportera une telle
greffe alors qu'elle est en pleine croissance? Non,
ce n'est pas possible!*

Malheureusement, personne d'autre ne relaya la psychologue pour prendre ma défense. J'avais espéré que Marc Fillion, qui donnait l'impression d'être quelqu'un de gentil, soutiendrait Annick Demers, mais il n'en fit rien. Quant à Philippe, il semblait tétanisé. De toute façon, même si n'importe lequel d'entre eux avait maintenant voulu s'opposer à Dubé, cela n'aurait servi à rien. Il était clair que c'était ce dernier, et personne d'autre, qui avait la confiance du chef.

Comme s'il avait décidé de changer de tactique, le neurochirurgien leva les mains, paumes en avant dans un signe d'apaisement. Puis il reprit :

*Ma chère Annick, si vous m'aviez laissé
poursuivre, vous auriez compris que je ne
songeais qu'à un implant provisoire. De cette
manière, on aurait la possibilité de le retirer
n'importe quand. Bien sûr, si un tel cas se
présentait, il faudrait alors remplacer les cellules*

détruites par l'opération. Mais sans vouloir entrer dans des explications trop complexes, sachez qu'il suffirait pour cela que je greffe de nouveaux neurones qui, reprenant leur rôle de transmission, permettraient à la jeune fille de retrouver rapidement l'usage de la parole.

Le grand écran resta vide un moment. Cette fois, la psychologue semblait à court d'arguments. Brusquement, elle se leva en plaquant ses mains sur sa bouche comme pour étouffer un cri. Ses derniers mots scintillèrent quelques instants :

Avez-vous oublié Mufunguzi?

Sitôt la phrase éteinte, elle arracha son casque et quitta la salle en courant. Mue par je ne sais quelle force, je bondis sur mes pieds et je m'enfuis à mon tour.

Chapitre 5

Étouffée par les sanglots, je me dirigeais à l'aveuglette, ne sachant pas de quel côté était partie la psychologue. Aiguillonnée par la peur, je courais de toutes mes forces, sans réfléchir, comme s'il y avait eu une possibilité de m'échapper. La seule chose dont j'étais sûre, c'est que je ne voulais pas subir l'effroyable opération. Je ne voulais pas non plus vivre sous cloche. J'avais une envie désespérée de retourner à la surface et d'avoir une vie normale.

Ma course me ramena à l'entrée de la salle des écrans de surveillance. Je constatai avec soulagement que le surveillant-robot ne s'y trouvait plus. Je me faufilai entre les appareils, sans grand espoir de dénicher une cachette. J'étais encore tout essoufflée quand j'atteignis le fond du module. Il restait un mince espace entre deux hauts panneaux et, en me tortillant, je réussis à me glisser dans cette étroiture, avec l'intention de m'y tenir dissimulée le temps de reprendre mes esprits. Adossée à la paroi, je

tentais d'adopter une position plus confortable lorsque, subitement, je faillis perdre l'équilibre. Là où je pensais m'appuyer contre un mur, il y avait un panneau entrouvert, comme je le découvris avec stupeur maintenant que j'avais assez de place pour me retourner. J'hésitai un court instant avant de franchir cette échappée inattendue.

D'un coup, je me retrouvai dans un environnement totalement différent. J'aurais pu me croire dans une des serres tropicales du Jardin botanique. De grandes fougères ressemblant à des arbres ainsi que d'autres plantes qui m'étaient inconnues s'enchevêtraient, occupant presque tout l'espace. Juste en face de moi, une allée s'enfonçait dans cette végétation luxuriante qui formait une masse de verts de toutes les nuances. Des insectes vrombissants virevoltaient dans l'air humide et chaud. Je m'engageai dans ce couloir de verdure en avançant prudemment, car à tout instant, je m'attendais à une mauvaise surprise. L'atmosphère était étouffante; j'avais du mal à respirer et je sentais ma tête s'alourdir.

Soudain, je me figeai sur place. Était-ce une vision ou la réalité? Là, devant moi, un garçon venait tranquillement à ma rencontre. Quand il fut assez près, je le reconnus tout de suite. C'était l'itinérant noir dont j'avais croisé le regard à l'entrée de l'auditorium, le soir du concert des BB. Cela paraissait incroyable, et pourtant, c'était bien lui. Car je n'avais pas oublié son visage et il ne pouvait pas en exister deux comme celui-là. Si je n'avais pas été bâillonnée,

j'aurais certainement eu la bouche grande ouverte, tellement cette apparition me stupéfiait.

Quel hasard extraordinaire de se retrouver ainsi en présence l'un de l'autre! Comment avait-il fait pour aboutir à la base? Le plus curieux dans tout cela, c'était que lui ne semblait pas du tout étonné de me voir là. Mais pourquoi ne me disait-il rien, puisqu'il ne portait pas de masque? C'est alors que, dirigeant mon regard vers sa poitrine, j'entrevis l'écran sous sa chemise entrouverte. Je frissonnai d'horreur. Il avait déjà subi l'opération! Je relevai les yeux et croisai les siens, qui brillaient d'un éclat fiévreux. Il me fixait avec insistance, comme s'il désirait me communiquer quelque chose. Pourtant, son écran ne s'alluma pas.

Brusquement, sortant de son immobilité, il se rapprocha encore de moi, puis il me prit la main. Sans me quitter du regard, il recula de quelques pas en me tirant fermement vers lui. Je compris qu'il voulait que je le suive. Me lâchant alors main, il me tourna le dos et repartit vite en sens inverse. Je me précipitai derrière lui. Il nous fallut peu de temps pour atteindre le bout de l'allée qui cessait en même temps que la végétation. Émergeant à découvert l'un à la suite de l'autre, nous zigzaguâmes entre deux grandes tables, puis entre plusieurs étagères lourdement chargées de bocaux de différentes tailles, tous étiquetés. Mais on avançait bien trop vite pour que je puisse lire leurs étiquettes et connaître leur contenu. Cela valait sans doute mieux; j'avais assez de sujets d'angoisse comme ça.

Notre course nous conduisit jusque dans un étroit couloir aux parois entièrement lisses. Le garçon s'arrêta enfin. Il fit glisser sa main sur le mur de gauche, comme s'il cherchait quelque chose. Puis, se décidant, il appuya des deux mains à l'endroit choisi. Je ne fus même pas surprise quand un panneau jusque-là invisible coulissa. Le garçon me fit signe de pénétrer dans ce nouvel espace, mais comme j'hésitais à lui obéir, il me poussa. J'entrai en trébuchant et le panneau se referma automatiquement dans mon dos. Le garçon était resté à l'extérieur! Qu'est-ce que cela signifiait?

Le réduit dans lequel je me retrouvais maintenant prisonnière était en tout point semblable aux toilettes qu'il y a dans les avions. Le genre d'endroit où il m'est habituellement impossible de passer plus de cinq minutes sans avoir l'impression d'étouffer. Mais, claustrophobe ou pas, la peur me collait déjà au corps, faisant battre mon cœur à tout rompre. Je me dis qu'il fallait absolument que je récupère un semblant de calme. Pour commencer, les yeux fermés pour bien me concentrer, je respirai à fond par le nez plusieurs fois de suite, mon masque ne me permettant pas de le faire par la bouche. La forte odeur du désinfectant me piqua désagréablement les narines.

Quand je rouvris les yeux, la première chose que je vis, ce fut mon reflet dans le miroir encastré dans la paroi, au-dessus du lavabo. J'eus de la peine à reconnaître mon visage. On aurait dit le museau d'un animal. Des boursofflures étaient apparues sur le masque

qui, auparavant, était parfaitement lisse. En me regardant dans la glace, je posai les doigts sur les parties du bâillon qui avaient enflé. Et tout à coup, le déclic se fit dans mon esprit. C'étaient mes larmes qui, en imbibant le masque, l'avaient fait gonfler là où elles avaient coulé. Pleine d'espoir, j'ouvris le robinet d'eau chaude et je m'aspergeai le visage jusqu'à ce que le bâillon ramollisse. Cela prit du temps, mais il finit par se défaire et les lambeaux tombèrent dans le lavabo où ils fondirent en rigoles brunâtres.

Je grimaçai dans la glace pour assouplir mes muscles faciaux tout endoloris. Maintenant que j'étais débarrassée du masque, je n'avais plus qu'une envie : sortir de ces toilettes exigües. Il me semblait que je commençais à manquer d'air. À plusieurs reprises, je fis glisser mes mains sur la paroi, là où le panneau s'était ouvert puis refermé, mais rien ne se passa. Je ne pouvais pourtant pas rester enfermée indéfiniment. Je tremblais de tout mon corps et je dus faire un immense effort pour réprimer mes sanglots. Car, en supposant que ma présence ici ne puisse pas être détectée puisqu'il ne semblait pas y avoir de caméras de surveillance, j'étais certaine que le bruit que je ferais en pleurant, lui, alerterait aussitôt mes poursuivants.

Je ne désirais plus qu'une chose, que le garçon vienne me rechercher. En pensant à lui, je me demandai comment il avait pu arriver à la base avant moi. Si l'on était bien dans la nuit de lundi à mardi, il ne s'était écoulé que trois jours depuis que j'avais vu l'itinérant à l'entrée de l'auditorium. Logiquement, c'était un laps de

temps trop court pour que le neurochirurgien ait pu pratiquer son intervention. Alors, comment expliquer cette ressemblance? Le garçon serait-il le sosie de l'itinérant? Cela me paraissait impossible. Je ne croyais pas que deux personnes puissent se ressembler parfaitement à moins d'être des jumeaux. Ce n'était pas comme ma grand-mère qui, jusqu'à sa mort, était restée persuadée que, pour chaque être humain, il existait sept sosies quelque part dans le monde. Un jour, elle m'avait même dit qu'elle aurait bien aimé rencontrer un ou deux des siens.

Le fait de penser à ma grand-mère me ramena à la psychologue. Peut-être parce qu'elle avait tenté de me défendre, de me protéger, exactement comme ma grand-mère le faisait toujours de son vivant. Malheureusement, les tentatives d'Annick Demers étaient restées vaines, car les autres ne l'avaient pas appuyée. Elle seule semblait avoir mesuré le danger qui me menaçait. C'est alors que, me souvenant de ses derniers mots projetés sur le grand écran, je fis le rapprochement entre la présence du garçon et Mufunguzi, ce mot étranger qui avait scintillé sur l'écran. C'était un prénom. Mufunguzi, ce ne pouvait être que lui. *C'était* lui! Il avait dû subir la greffe et quelque chose d'anormal avait dû se produire. L'affreux Dubé, si sûr de lui, avait raté son coup! C'était sans doute pour ça que l'écran du pauvre garçon restait éteint.

Les questions se mirent à débouler dans ma tête. Cécile et Philippe ignoraient-ils l'existence de Mufunguzi? Si oui, comment avait-on pu leur dissimuler la présence du garçon?

Sinon, auraient-ils pris le risque de m'emmener en sachant ce qui m'attendait? J'avais du mal à le croire. Qui, parmi les membres de la base, était au courant? Comment Mufunguzi était-il tombé entre les mains du neurochirurgien? J'avais le tournis à force de remâcher ces pensées. Et cela ne changeait rien à ma situation misérable.

Je n'en pouvais plus. Assise sur le siège des toilettes sans couvercle, je sentais que j'allais me mettre à crier, sans plus me préoccuper des conséquences. Je ne supportais plus d'être enfermée dans ce cagibi. J'avais mal à la tête; l'odeur piquante du désinfectant me portait sur le cœur. Il fallait que je sorte! Et tout de suite! Je me levai et m'approchai de nouveau de la paroi pour y tambouriner avant de lancer mes cris.

Chapitre 6

Tout d'un coup, le panneau se mit à coulisser sans bruit. L'instant d'après, je sautais dans le couloir et, les bras tendus en avant, je me jetais sur Mufunguzi. Le choc le fit reculer de quelques pas. Face à face, nous nous dévisagions sans bouger. Mon cœur battait à coups redoublés; j'ouvris la bouche pour cracher la colère qui m'étouffait. Mufunguzi s'avança et me plaqua vivement la main sur les lèvres, m'empêchant de prononcer un seul mot. Nous restâmes figés dans cette position un moment. Mufunguzi me fixait avec une telle intensité que je crus qu'il tentait de m'hypnotiser.

Peu à peu, ma colère reflua. Mais la peur était toujours là, qui m'enserrait la poitrine. Je finis par hocher doucement la tête pour montrer à Mufunguzi que j'avais compris que je devais me taire. Il sembla hésiter, comme s'il redoutait que je me mette à hurler, puis il retira lentement sa main. Ensuite, pivotant sur ses talons, il s'éloigna au pas de course. Je m'élançai dans sa foulée.

Quelques instants plus tard, nous aboutissions dans une salle que je reconnus immédiatement. C'était celle que nous avions traversée juste avant qu'il ne me catapulte dans le cabinet de toilette. Je ne voyais pas pourquoi il m'avait enfermée si c'était pour me ramener ici. Je le rejoignis au bout de la plus grande table sur laquelle se trouvait un écran plat, qui était déjà allumé. Dans le silence ambiant, son bourdonnement résonnait terriblement.

D'une main, le garçon me fit assoir à côté de lui tandis que de l'autre, il pianotait un mot de passe. Puis, la connexion Internet établie, il tapa une adresse à toute vitesse. Quand le site qu'il avait choisi apparut à l'écran, il me lança un bref coup d'œil. Je me penchai pour mieux voir et je découvris qu'il s'agissait d'un répertoire des disparitions d'enfants et d'adolescents. Sur la première page, il y avait deux colonnes avec les photos des disparus. En regard de chacune d'elles figuraient leur nom, leur âge et leur adresse, ainsi que la date de leur disparition. Je notai au passage que certains enfants étaient portés disparus depuis plusieurs années!

Avant même d'arriver au bas de la deuxième colonne, je repérai ma photo. Je faisais déjà partie des disparus! Effarée, je sentis que mon cœur s'emballait de plus belle. Mufunguzi cliqua sur mon nom, faisant apparaître un article sans signature. L'auteur anonyme disait s'être intéressé à ma disparition à cause du refus soudain de la police et de mes parents de répondre aux questions des journalistes, tout juste après la découverte de mon vélo par deux

garçons qui allaient à la pêche. Il s'étonnait plus particulièrement du revirement de ma mère qui, quelques heures auparavant, avait sollicité par Internet l'aide de ses collègues pour mener sa propre enquête.

Puisque l'on supposait qu'il y avait eu noyade, le journaliste s'était rendu au bord du lac, pour examiner l'endroit où la police avait récupéré la bicyclette, mais un barrage en interdisait l'accès. Pourtant, aucun bateau dragueur ni aucun homme-grenouille ne fouillaient les eaux. Plus curieux encore, l'agent de faction, qui l'avait refoulé en lui disant qu'il n'y avait rien à voir, était un soldat. Le journaliste enquêteur était reparti bredouille, mais aussi très intrigué. À la sortie du village, il avait fait halte dans une friture pour calmer une petite faim. C'est là, en bavardant avec la serveuse, qu'il apprit qu'un pêcheur avait découvert quelque chose sur une des îles.

Je faillis bondir de joie. Cela voulait dire que la police avait mis la main sur mon sac de couchage dans la barque camouflée. Pressée de savoir la suite, je poursuivis ma lecture. Flairant un mystère, le journaliste avait décidé d'aller interroger ce témoin dont la police n'avait pas parlé, mais il ne le trouva pas chez lui. Les voisins, un couple de retraités, lui apprirent que le pêcheur était parti peu avant midi, après avoir reçu la visite d'un inconnu qui avait l'allure d'un militaire. Ils lui racontèrent que cela les avait beaucoup intrigués et que c'était pour ça qu'ils étaient restés à l'affut derrière leur rideau. L'étranger était ressorti peu de temps après,

accompagné du pêcheur qui portait une valise. Tous deux étaient montés à l'arrière de la grosse voiture grise qui les attendait, moteur allumé. Le chauffeur avait démarré dès que les portières s'étaient refermées sur eux.

Le journaliste anonyme s'interrogeait : « Que cherchait-on à dissimuler? Que signifiait la présence de ce militaire? Le pêcheur l'avait-il suivi de son plein gré? Et pourquoi était-ce un soldat et non un policier qui surveillait le barrage? Celui-ci était pourtant établi à l'extérieur des limites de la zone de tir. Alors en quoi la Défense nationale pouvait-elle être concernée par la disparition d'une adolescente? »

Cela me remet en mémoire l'article que ma mère avait écrit sur les obus ensevelis. Pendant plusieurs années, une portion du lac avait servi de site d'amortissement pour les tirs d'essai effectués par les militaires. Une quantité incroyable d'obus avaient été tirés et reposaient maintenant au fond du lac. Une proportion importante d'entre eux n'ayant pas explosé, ils constituaient un danger non seulement pour les amateurs de plongée, mais également pour les résidents riverains. En effet, le risque était grand que certains de ces obus en dormance finissent par remonter et s'échouent sur les berges du lac. Mais quand le ministère de la Défense avait annoncé qu'il envisageait de déterrer les obus enfouis, les environnementalistes et les biologistes s'étaient vivement inquiétés de la catastrophe écologique que cela provoquerait.

J'en étais là dans mes pensées lorsque Mufunguzi ferma la fenêtre pour revenir au

répertoire des disparus, qu'il fit glisser à la deuxième page. Je lui jetai un regard interrogatif. Que voulait-il me montrer d'autre? Il hocha la tête puis sélectionna une photo au milieu de la première colonne. Je vis alors que le garçon photographié s'appelait Érik Demers! Le même nom de famille que la psychologue! Je tournai de nouveau les yeux vers Mufunguzi. Je m'attendais à ce qu'il clique sur l'image, mais, au lieu de cela, il interrompit brusquement la connexion Internet. Puis, comme mu par un ressort, il se leva et partit en courant vers la serre. Interdite par ce départ impromptu, je restai assise, ne sachant que faire.

Subitement, deux mains s'abattirent brutalement sur mes épaules, me coupant la respiration. J'ouvris la bouche pour aspirer de l'air. Mon agresseur fit pivoter le siège dans lequel il me tenait clouée, m'obligeant à lui faire face. C'était le neurochirurgien. Il approcha son front dégarni de mon visage. Au travers des verres épais de ses lunettes, ses yeux noirs, pas plus gros que des têtes d'épingle, me fixaient durement. Ses lèvres pincées et ses joues rebondies furent prises de petits tremblements tandis que sa colère éclatait en épaisses lettres noires sur son écran :

« Sale petite morveuse! Tu croyais nous échapper? C'est Mufunguzi qui t'a cachée? Qu'étais-tu en train de trafiquer? Tu tentais d'envoyer un message à ta maman chérie, c'est ça? Pauvre idiote! Sans code, aucune transmission n'est possible. Dis-toi bien que tu

ne peux rien entreprendre sans que j'en sois automatiquement averti. »

Hors de lui, il me secouait tellement fort par les épaules que ma tête ballotait comme celle d'une marionnette. Une boule me serrait la gorge, me rendant incapable de parler. Loin de le calmer, mon silence attisa sa rage qui se traduisit par des insultes épouvantables. Piquée au vif par ces grossièretés, j'en oubliai presque ma peur. Retrouvant une certaine énergie, je me tortillai pour me soustraire à la poigne de cet enragé. Mais j'avais beau gesticuler tant et plus, ses doigts, telles des serres de rapace, tenaient fermement mes épaules, me maintenant prisonnière.

Je me débattais de plus en plus faiblement quand, du coin de l'œil, je perçus un mouvement derrière lui. L'instant d'après, une secousse ébranlait le gros homme, lui faisant lâcher prise. Mufunguzi avait presque réussi à le déséquilibrer en sautant sur son dos et, maintenant, il tentait de l'immobiliser en l'enserrant étroitement de ses bras et de ses jambes. Mais il était trop léger pour empêcher Dubé de se mouvoir et, le moment de surprise passé, ce dernier commença à tourner lourdement sur lui-même afin de se débarrasser de son fardeau.

N'y parvenant pas, il recula jusqu'aux étagères et, quand il fut à hauteur de la première, il y cogna Mufunguzi qui se cramponnait à lui. Le meuble trembla, faisant s'entrechoquer les bords sur les tablettes, mais Mufunguzi resta accroché à son dos malgré la

force du choc. Respirant bruyamment, Dubé répéta sa manœuvre et, cette fois, la tête du garçon heurta durement le bord d'un rayon. Relâchant son étreinte, Mufunguzi, devenu mou comme une loque, s'effondra au sol. Dubé observa un moment le corps de son assaillant sans mouvement. Il flanqua encore deux coups de pied dans les côtes du garçon assommé, puis il revint dans ma direction, un air vainqueur plaqué sur sa vilaine figure.

Affolée, je regardai autour de moi dans l'espoir de trouver quelque chose qui pourrait me servir d'arme. Mais je ne voyais rien. Quand Dubé ne fut plus qu'à quelques pas, je perçus l'odeur désagréable de sa transpiration. J'eus un haut-le-cœur lorsqu'il approcha son visage du mien. La sueur coulait sur ses joues rougies par l'effort et quelques gouttes tombèrent sur mes mains. Je réprimai un frisson de dégoût.

Je n'avais plus la force de lutter. Je me recroquevillai sur mon siège. J'avais perdu tout espoir d'être sauvée. Quand Dubé me souleva par les aisselles, je me laissai faire. Me portant à moitié, il me traina dans le couloir que nous avions emprunté plus tôt, Mufunguzi et moi. La respiration sifflante, il se déplaçait rapidement malgré son embonpoint et mon propre poids.

Le corridor se terminait en cul-de-sac, mais la paroi du fond était creuse et semblait servir de chambre à coucher. Dubé me jeta à l'intérieur de cette alvéole comme si je n'étais qu'un vulgaire paquet. Je me reçus durement sur les fesses. Me regardant de haut, il arborait un sourire goguenard. Manifestement, cela lui plaisait de me

malmener. Je me sentais écrasée par la hargne de cet homme tandis que, sur sa poitrine, s'affichait un dernier avertissement :

Je te conseille de te tenir tranquille. On a un œil sur toi. J'ai chargé mon robot personnel de te surveiller. Il m'avertira à la moindre tentative de désobéissance de ta part.

À la suite de ce message, son écran s'éteignit. Peu après, tel un fidèle homme de main, un automate fit son entrée. Il transportait Mufunguzi en équilibre sur ses bras tendus à l'horizontale. Il passa devant moi puis, pliant son buste raide, il fit glisser le corps inerte du garçon sur l'étroite couchette qui se trouvait dans l'alvéole. Ensuite, il se redressa et attendit, comme s'il était aux ordres. Durant un temps qui me parut une éternité, Dubé resta immobile, explorant du regard ma nouvelle prison. Sans doute voulait-il s'assurer que rien ne pourrait servir à une éventuelle évasion.

Enfin, l'homme sans cœur et son double sans âme nous tournèrent le dos et s'éloignèrent du même pas. On aurait dit qu'ils étaient synchronisés.

Chapitre 7

Je n'avais pas touché au plateau-repas que le robot de Dubé m'avait apporté, cela faisait un moment déjà. Le temps s'écoulait, mais je n'avais aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. Était-ce toujours la nuit? Impossible de le savoir.

Assise sur le bord de la couchette, je regardais Mufunguzi, l'enviant presque d'être évanoui. Comme lui, j'aurais voulu ne plus penser à rien. Dans ma tête, les questions tourbillonnaient sans relâche, et je ne trouvais aucune réponse. Par exemple, je n'arrivais pas à comprendre pourquoi Dubé ne m'avait pas remis un bâillon. Et que se passerait-il si je me mettais à hurler? Mes cris seraient-ils captés par le sonar d'un bateau naviguant sur le chenal? Aurais-je alors une chance d'être sauvée? Je me sentais épuisée malgré les nombreuses heures pendant lesquelles j'avais été plongée dans un sommeil sans rêves. Et puis, à quoi rimait cette inversion des heures de veille? Car il semblait bien que

c'était pendant la nuit que les activités quotidiennes se déroulaient à la base sous-marine.

Un faible mouvement agita la couchette, me tirant de mes pensées; Mufunguzi revenait à lui. Il porta la main à sa tempe où une grosse bosse avait poussé. Les yeux fermés, il se redressa lentement en grimaçant. Il devait avoir mal partout, le pauvre. Il rouvrit les yeux puis, m'ayant aperçu, il me fit signe de ne pas parler. Il tendit le bras pour atteindre la table qui était toute proche et sur laquelle s'entassaient toutes sortes de choses. De ce fouillis, il sortit un marqueur et une ardoise qu'il essuya avec un pan de sa chemise. Enfin, il traça quelques mots : « Je m'appelle Mufunguzi, je suis africain. » Je ne fus pas surprise de le voir écrire en français, peut-être parce que j'avais d'abord pensé qu'il était haïtien. Lui prenant l'ardoise et le stylo-feutre des mains, j'inscrivis mon prénom sous le sien, même s'il le connaissait déjà. Il hocha la tête et ensuite me sourit. Brusquement, tandis qu'il me fixait de ses immenses yeux sombres, le rythme de mon cœur s'accéléra et je me sentis rougir.

Mufunguzi fit disparaître nos deux noms, puis commença à tracer de courtes phrases pour m'expliquer ce qui lui était arrivé. Il s'interrompait souvent pour effacer l'ardoise, mais aussi pour mimer la fuite, la faim ou le sommeil. C'est ainsi que je pus reconstituer une partie de son histoire. Comme je l'avais supposé, Mufunguzi était bel et bien le sans-abri que j'avais vu près de l'auditorium. Mais je n'aurais

jamais pu imaginer ce qu'il me raconta peu à peu.

Après le décès de ses parents, tués dans un affrontement entre des militaires et des rebelles, lui et un de ses oncles rescapé de la tuerie avaient fui leur pays déchiré par de violents conflits ethniques. Arrivés ici sans papiers, ils avaient vécu cachés pendant des mois, jusqu'au moment où ils avaient été découverts. Pour tenter d'éviter l'expulsion, ils s'étaient réfugiés dans une église avec deux autres immigrants clandestins. Mais les policiers étaient venus les en déloger.

Par extraordinaire, Mufunguzi avait réussi à s'échapper. Ne connaissant pas la ville, il avait couru, en passant d'une rue à l'autre, sans but précis. Complètement démuné, il ignorait comment il allait faire pour survivre puisqu'il n'avait plus personne sur qui compter. « Mais, avait-il écrit en atteignant une nouvelle fois le bas de l'ardoise, ici, il n'y a pas de guerre, je ne risque pas de me faire tuer. »

Je me fis la réflexion qu'en fuyant son pays Mufunguzi ne s'était pas mis à l'abri du danger. Un homme soi-disant civilisé n'avait pas hésité à profiter de son dénuement pour lui forcer la main et le transformer en cobaye. Peut-être Mufunguzi pensait-il la même chose, car il attendit un moment avant d'effacer cette portion de son histoire.

Enfin, il poursuivit son récit en alternant écriture en style télégraphique et gestes éloquentes. Je compris qu'ensuite il avait marché jusqu'à la nuit tombée, sans manger ni boire.

Ainsi, il avait fini par atteindre le bord du fleuve, non loin des piliers du pont qui l'enjambait, et il avait pu se glisser dans un chantier de construction. À l'aube, en franchissant la palissade, il s'était aperçu que, comme lui, deux autres sans-abris avaient passé la nuit au même endroit. Grâce à eux, il avait découvert la popote ambulante.

C'est là qu'il avait rencontré Dubé qui, sous le couvert de bénévolat, faisait du recrutement. Il prétendait être à la recherche de jeunes pour participer à une étude scientifique. Mufunguzi avait dit oui tout de suite. Dubé avait bien sûr deviné que le jeune Africain était un clandestin et qu'il accepterait n'importe quoi pour échapper au rapatriement forcé. Il lui avait donc promis de régulariser sa situation. En échange de cette promesse, Mufunguzi devrait désormais lui obéir en tout point.

Après l'opération de la greffe, le neurochirurgien l'avait emmené à la base à un moment où Cécile et Philippe ne s'y trouvaient pas. Sous prétexte de sécurité, il avait exigé le secret de la part des autres membres de l'équipe. Ensuite, il lui avait été facile de dissimuler la présence de Mufunguzi en le cantonnant dans la partie modulaire qui lui était exclusivement réservée. Car Dubé, qui voyait des espions partout, avait obtenu de bénéficier d'un lieu sécurisé pour ses recherches.

Toutefois, le jeune clandestin n'était pas un inconnu pour Annick qui l'avait rencontré à trois reprises. En effet, le neurochirurgien avait eu besoin d'elle pour évaluer les aptitudes physiques

et intellectuelles de Mufunguzi avant de procéder à la greffe. Dubé avait assisté à tous les tests, à l'exception de la dernière séance au cours de laquelle il s'était absenté un certain temps. La psychologue avait alors tenté de dissuader Mufunguzi de subir l'intervention. Mais il ne l'avait pas écoutée car, à ce moment-là, il considérait encore Dubé comme son sauveur.

Cependant, après l'échec de la greffe de son écran, Mufunguzi avait découvert le véritable caractère de Dubé, qui n'avait pas tardé à le malmenier et à le traiter comme un domestique. Il s'était alors souvenu de l'insistance avec laquelle Annick lui avait conseillé de se comporter après l'intervention. « Quel que soit le résultat de la greffe, lui avait-elle recommandé, il faut que tu laisses croire à Dubé que tu as perdu l'usage de la parole. Mais chaque fois que tu seras seul, entraîne-toi à articuler les mots en silence. » Il n'avait plus revu la psychologue, mais, instinctivement, il avait suivi son conseil.

Il n'était pas difficile de feindre, car Dubé ne s'adressait plus à lui que pour lui donner des ordres concernant l'entretien du potager ou la saisie de données à l'ordinateur. Chaque fois qu'il pouvait effectuer cette tâche en l'absence de Dubé, Mufunguzi en profitait pour naviguer sur la grande Toile. Puis, un jour, Dubé lui avait dit qu'il voulait le soumettre à des examens particuliers et que pour cela, il devait retourner à terre.

La journée de la remontée, Mufunguzi avait vu la psychologue dans le couloir menant au sas. Une rencontre assurément préméditée puisque c'était la période de repos pour les

occupants de la base. Le temps qu'ils se croisent, elle avait enfoui une enveloppe dans une des poches latérales de son sac à dos. C'était extrêmement risqué car Dubé, qui ne devait pas être loin derrière, aurait pu la surprendre.

Pendant que le sous-marin se dirigeait vers la surface, Mufunguzi avait appris qu'en réalité ils partaient à la chasse au cobaye et que le neurochirurgien comptait se servir de lui comme rabatteur. Il voulait qu'il se mêle aux jeunes itinérants afin de découvrir lequel, parmi eux, n'avait pas encore acquis une grande expérience de la rue. De cette manière, ce serait plus facile pour Dubé d'aborder le novice, puis de le convaincre de le suivre. Cette nouvelle tâche déplaisait grandement à Mufunguzi, car cela lui rappelait trop ce qu'il avait vécu lui-même. Mais il n'avait trouvé aucun moyen de s'y soustraire.

Une fois à terre et sur le point d'atteindre l'endroit où se réunissaient souvent des sans-abris, il avait pris conscience que son mutisme le plaçait en position de faiblesse. De crainte d'être agressé, il avait renoncé à toute tentative de rapprochement. Ensuite, il avait déambulé un peu au hasard dans les rues du quartier. Dès qu'il avait vu une boîte aux lettres, il y avait jeté l'enveloppe de la psychologue. Le reste de l'après-midi, il l'avait passé sagement assis sur le banc du parc, de l'autre côté du fleuve. Puis, l'heure du rendez-vous avec Dubé approchant, il avait retraversé le grand pont. Lorsqu'il avait aperçu la longue file d'attente devant l'auditorium, il avait songé à la possibilité de se fondre dans cette foule. Il s'était attardé à

proximité de ces jeunes qui lui ressemblaient si peu. Jouant le rôle du sans-abri à la recherche de bouteilles consignées, il les avait longuement observés. Finalement, sachant toute fuite impossible, il s'était rendu à la popote ambulante pour les itinérants où Dubé l'attendait.

Alors que l'ardoise venait d'être effacée une nouvelle fois, le robot refit son apparition. Il était chargé d'un second plateau-repas qu'il déposa sur les genoux de Mufunguzi. L'automate recula de quelques pas puis s'immobilisa. Le garçon se mit à manger et cela me donna faim. La nourriture qui se trouvait sur mon plateau avait refroidi, mais je l'avalai quand même. Le robot ne nous laissa que lorsque nous eûmes tous les deux terminé notre repas.

Maintenant que les plans de Dubé étaient contrecarrés, Mufunguzi pensait que nous étions en danger et que nous devions trouver le moyen de quitter la base. Mais comme il était clair que nous n'y arriverions jamais seuls, il allait essayer d'entrer en contact avec la psychologue pour obtenir son aide. Auparavant, il allait falloir détourner l'attention de l'androïde chargé de notre surveillance.

J'étais du même avis que Mufunguzi, mais je ne voyais pas comment on pourrait échapper à la vigilance du robot aux ordres de Dubé. « C'est toi qu'il doit avoir à l'œil, écrivit Mufunguzi. Je vais tenter une sortie comme si je me rendais aux toilettes. Dès que tu le verras s'approcher, bouge beaucoup, fais semblant de chercher

quelque chose, cela l'obligera à suivre tous tes mouvements. »

Comme prévu, l'automate arriva tout de suite après son départ. Tandis qu'il restait planté à l'entrée de la chambrette, je me mis à fouiller dans les affaires de Mufunguzi. Il ne possédait pas grand-chose. À part quelques photos sur lesquelles on ne distinguait plus les visages, tellement elles étaient abimées, il n'y avait que des objets usuels et quelques vêtements. Ayant achevé ce semblant d'inspection, il fallait que je continue à capter l'attention du surveillant robot. Alors, je me mis à tâter les parois pour donner l'impression que je cherchais quelque chose. Je le fis le plus lentement possible, mais vu la petitesse de l'endroit, j'en eus vite fait le tour. L'absence de Mufunguzi se prolongeant, j'étais maintenant à court d'idées.

Je m'étendis sur la couchette et, les yeux cachés sous mon bras replié, j'épiaï le robot. Quelques instants plus tard, il pivotait sur lui-même et disparaissait dans le couloir. Dès que je fus certaine qu'il était vraiment parti, je fermai les yeux. J'espérais ainsi évacuer une partie du stress accumulé. Je commençais à me détendre lorsque, subitement, un léger bruit m'alarma. Aussitôt sur le qui-vive, je me relevai.

Un instant plus tard, Annick déboulait dans la chambrette. Plus ébouriffée que jamais, la psychologue me serra impulsivement dans ses bras, m'écrasant du même coup le visage sur son écran. Je me raidis sous ce débordement de tendresse inattendu. Lorsqu'elle me relâcha, je pus lire ce qu'elle voulait me dire :

*Ne t'inquiète pas, nous allons te sortir d'ici.
On a un plan.*

Je n'eus pas le temps d'en savoir plus. Dubé venait de surgir, l'air plus enragé que jamais. Annick se tourna vers lui et, instinctivement, leva les bras pour se protéger le visage. Mais, rapide comme l'éclair, le sale bonhomme lui envoya un terrible coup de poing en plein sur son écran. Le souffle coupé, elle ouvrit la bouche pour respirer. Les mains pressées sur sa poitrine, elle recula pour échapper à d'autres coups, mais Dubé réussit à la gifler si violemment du revers de la main qu'elle s'affala sur la couchette. Je m'étais plaquée contre le bord de la table et, tétanisée, je regardais la scène sans pouvoir bouger, me disant que, cette fois, tout était perdu.

C'est alors que Cécile apparut. Sans attendre, elle fonça sur l'ennemi. Elle bondit et tendit simultanément sa jambe droite à l'horizontale... et vlan! son pied atteignit durement le menton de Dubé. J'eus un haut-le-cœur en entendant craquer les os de sa mâchoire. L'instant d'après, il s'écroulait sur le dos, non loin de ses lunettes qui s'étaient envolées sous le choc. Étendu ainsi, les bras et les jambes écartés, il ressemblait à une marionnette disloquée. Ce n'était pas beau à voir. Je détournai les yeux.

Toujours en position de combat, Cécile continuait à fixer son adversaire en respirant bruyamment, comme si elle s'attendait à ce qu'il

se relève d'un moment à l'autre. Mais Dubé restait allongé, sans mouvement, les yeux fermés. Elle se détendit enfin et, se penchant vers lui, elle put constater qu'elle l'avait vraiment mis K.-O. Elle semblait surprise, mais pas autant qu'Annick dont les yeux effarés allaient de Cécile au corps inerte du neurochirurgien.

La lutte s'était déroulée avec la rapidité de l'éclair. Il y eut une sorte de flottement. Mais très vite, Cécile se ressaisit et décida de ce qu'il fallait faire. Se plaçant de manière que nous puissions lire son écran, elle s'adressa d'abord à la psychologue :

Fouillez dans le matériel de jardinage. J'ai besoin de quelque chose pour ligoter Dubé avant qu'il revienne à lui.

Puis à moi :

Patricia, je vais te conduire au sous-marin et Marc le téléguidera jusqu'à un endroit de la surface où tu seras prise en charge par le général Langlois.

Tandis qu'Annick apportait de la cordelette, Cécile ajouta :

Il faut nous dépêcher. Je ne sais pas combien de temps Marc parviendra à rester maître de la situation avant que Thibert ou l'un des robots l'empêche d'agir. Il n'y a pas un instant à perdre.

Annick et Cécile s'empressèrent de lier les pieds et les poings de Dubé qui avait déjà repris conscience. Il tenta de leur résister en se tortillant puis en donnant des ruades, mais elles réussirent finalement à le garroter. Un rictus de haine défigurait son visage en sueur; il me faisait encore très peur, même s'il était bien attaché et que, sans ses lunettes, il ne pouvait probablement pas me voir distinctement.

Nous étions sur le point de partir lorsque le message de son écran nous figea sur place :

Le panneau de sortie est bloqué. Vous êtes faites comme des rattes! Vous ne sortirez pas d'ici sans moi. Vous êtes en mon pouvoir. Détachez-moi immédiatement!

Prisonnières! Nous étions prisonnières! L'expression diabolique de Dubé me le confirmait. Je lançai un regard désespéré à Cécile. Avec étonnement, je la vis fermer les yeux et tendre légèrement la tête vers le haut. On aurait dit qu'elle se concentrait sur quelque chose. Et tout d'un coup, son visage s'éclaira et son écran nous transmit sa pensée :

Non! C'est du bluff! Il essaye de nous faire perdre du temps. Annick, Patricia, vite! Partons!

Nous nous précipitâmes dans le couloir. Je galopais dans le sillage de Cécile qui se dirigeait vers le jardin. Elle s’y engouffra sans jeter un regard en arrière. Tandis que nous filions à toutes jambes sur le sentier qui traversait la végétation, j’entendais derrière moi le souffle court d’Annick qui peinait à nous suivre. Arrivées à hauteur du panneau, on découvrit avec étonnement qu’il était ouvert. Mais cela ne nous servait à rien : le robot de Dubé était là, qui nous barrait le passage. Cécile se tourna un moment vers moi, puis fit à nouveau face à l’automate.

Alors, comme si elle m’en avait transmis l’ordre, j’imitai tous ses gestes. Nous avançâmes vers le robot ennemi qui tendit instantanément les bras en avant. Aussitôt, d’un même mouvement, nous nous baissâmes et nous fauilâmes chacune d’un côté. Malheureusement, Annick n’eut pas notre chance. Elle essaya, elle aussi, de passer comme nous l’avions fait, mais l’automate l’intercepta. Nous ne pouvions rien tenter pour la libérer. Après un moment d’hésitation, Cécile me fit signe, et notre course folle reprit. Nous traversâmes ainsi toute la base sans rencontrer d’autres obstacles. Je compris pourquoi en atteignant la salle de robotique.

Depuis la console, aux côtés du surveillant robot, Thibert, les bras croisés sur la poitrine, nous toisait d’un air menaçant. Au bas des marches, la tête baissée comme s’il avait honte, se tenait Marc Filion. Il ne pouvait plus rien faire pour nous. Nous étions à la merci du chef de la base. Mon découragement était total! Même Cécile, malgré son pouvoir télépathique, ne

parviendrait plus à me sauver elle non plus. À son air concentré, je devinai qu'elle tentait une dernière fois d'entrer en contact avec son frère. Mais où se trouvait-il? Et où donc était passé Mufunguzi?

Chapitre 8

Tout d'un coup, Dubé entra, nous surprenant tous. D'une main, il tenait une arme qu'il pointait vers nous et, de l'autre, il poussait Mufunguzi devant lui. Stupéfait, le chef de la base resta un instant sans réaction, puis il décroisa lentement les bras. Le neurochirurgien, qui avait fait halte à hauteur de Filion, affichait une joie mauvaise derrière ses épaisses lunettes à la monture gauchie. Il était clair qu'il savourait pleinement le retournement de la situation. Son écran, qui semblait soutenu par son gros ventre, annonça pour lui en lettres grasses :

Je prends le commandement!

Thibert eut alors un violent haut-le-corps. Le visage empourpré de colère, il s'avança au bord des marches, prêt à descendre. Mais Dubé dirigea prestement son arme vers lui.

Calmez-vous, Thibert, et restez où vous êtes!

Le chef de la base s'immobilisa. N'étant pas armé lui-même, il était bien obligé d'obéir à son ancien bras droit. Son écran traduisit instantanément sa pensée :

Vous êtes devenu fou, Dubé!

Sans quitter Thibert des yeux, le neurochirurgien braqua son revolver sur Cécile et moi et nous commanda :

Vous, les femmes, allez le rejoindre!

Cet ordre donné, il ramena prestement son arme en direction du chef de la base. Celui-ci recula un peu pour nous faire de la place. Je me retrouvai aux côtés du robot. Ce n'était pas celui de Dubé. Sa chevelure artificielle était blonde alors que celle du sien était noire. Il surveillait les moniteurs, se déplaçant de l'un à l'autre sans s'occuper de ce qui se déroulait dans son dos. Je jetai un rapide coup d'œil aux écrans, espérant détecter la présence de Philippe, mais sa silhouette n'apparaissait nulle part.

Je reportai mon attention sur Dubé. D'une violente bourrade, il poussa Mufunguzi contre Filion. Ensuite, il grimpa deux marches, nous tenant ainsi sous son regard. Je suivais ses mouvements avec inquiétude, car il agitait son arme un peu dans tous les sens et, je craignais qu'il fasse feu.

Subitement, un rire silencieux le secoua. Avec un instant de retard, son écran nous transmet la raison de son amusement incongru :

En micro-usinant mon nouvel implant, Filion a compris que celui-ci n'était pas destiné à améliorer la communication télépathique. Mais, malgré ses soupçons, il n'a pas deviné le véritable enjeu de mes recherches, à savoir, le contrôle total de la pensée. Pourquoi? Parce que, comme vous tous, il m'a sous-estimé. En haut lieu, j'ai enfin trouvé quelqu'un qui a accepté de m'écouter. Désormais, on ne m'interdira plus de poursuivre mes expériences comme je l'entends. Bientôt, je serai capable de déchiffrer les pensées d'un individu sans qu'il puisse s'y opposer, car j'ai découvert comment empêcher sa volonté de faire barrage au décryptage.

Certain de nous avoir à sa merci, Dubé, enivré de son nouveau pouvoir, nous regardait avec une expression de défi sur sa vilaine figure. Le chef de la base, les poings serrés, frémissait de rage impuissante. Néanmoins, il demanda au neurochirurgien de lui révéler le nom du mystérieux supérieur dont il disait dépendre. Mais Thibert n'était plus en mesure d'exiger quoi que ce soit de Dubé, qui affirma son indépendance en répondant :

Vous me faites bien rire avec vos fameux « chefs »! Surtout ce général Langlois, tout juste bon pour la retraite avec ses vieux principes. Mais je n'ai plus de temps à perdre. Le véritable commandant m'attend. J'emmène le garçon. Il peut encore m'être utile. J'ai également besoin de Filion pour le pilotage manuel du sous-marin. J'espère pour vous que « vos » chefs vous enverront un autre submersible avant la destruction de la base.

Le gros homme cessa de braquer son arme sur nous et se détourna pour redescendre les deux marches. En même temps, le robot s'écarta légèrement des écrans et se cogna contre moi. D'un regard en biais, je remarquai qu'il y avait de l'animation sur l'écran de surveillance du sas. Je voulus avertir Cécile, mais c'était trop tard. Ayant déjà rejoint Filion et Mufunguzi, Dubé avait relevé la tête vers nous. D'un coup d'œil, il saisit la situation et réagit sur-le-champ en appuyant le canon de son arme directement sur la poitrine de Mufunguzi. Je vis ses doigts se crispier sur la détente. Croyant qu'il allait tirer, je me mis à hurler, et mes cris, brisant le silence, résonnèrent avec une force incroyable.

Profitant de l'effet de surprise ainsi provoqué, Thibert descendit de l'estrade à toute allure et se rua sur Dubé, qui le prit immédiatement dans sa ligne de mire. Le coup de feu partit. Le bruit assourdissant de la détonation couvrit ma voix. Touché, Thibert fut projeté en arrière puis tomba comme une masse. Dans un sursaut de courage, Filion tenta de

ceinturer Dubé par-derrière, tandis que Mufunguzi essayait prudemment de lui arracher son arme. Dubé se débattait comme un forcené. Finalement, il lâcha son revolver et, pendant que Mufunguzi se baissait pour le ramasser, il parvint à se dégager des bras de Filion. Il prit la fuite avant que Mufunguzi puisse le mettre en joue.

En état de choc, nous ne pouvions détacher notre regard du corps effondré de Thibert. Une étoile de sang s'élargissait rapidement sur son uniforme, juste au-dessus de son écran, là où le projectile l'avait atteint. Nous restions figés, sans savoir que faire. Un long moment passa. Enfin, Filion et Mufunguzi réagirent et s'approchèrent du blessé. Je ne bougeai pas de place tandis que Cécile allait les rejoindre. Quand elle fut près d'eux, Mufunguzi prit ses mains dans les siennes et la fixa de ses yeux fiévreux. Il ouvrit la bouche, semblant sur le point de parler. Cécile fronça les sourcils.

Je m'aperçus alors que le robot s'agitait de façon anormale. Il se déplaçait par saccades, d'avant en arrière, comme s'il était dérégulé. Tout à coup, il s'immobilisa devant l'écran central. Je m'avançai vivement pour voir l'image captée. Je sursautai en découvrant que Dubé et son propre robot étaient arrivés au sas! Je poussai un cri d'alarme et je dévalai les marches. Au même moment, des coups de feu retentirent au loin. Cécile porta les mains à sa tête, comme si elle souffrait brusquement d'une intense migraine, puis elle s'affaissa près de son chef blessé.

Le temps semblait s'être arrêté. Frappés d'inertie, nous regardions ces deux corps inanimés étendus côte à côte. Je me dis qu'il fallait maintenant s'attendre au pire. Comme pour me donner raison, des bruits de pas se firent entendre. Nous étions tous trop loin des écrans pour distinguer qui s'en venait si bruyamment. Mais les regards désespérés que s'échangèrent Filion et Mufunguzi me persuadèrent que c'était Dubé qui revenait se débarrasser de nous. Je courbai les épaules, résignée. Nous n'avions plus aucune chance de nous en sortir.

Complètement amorphes, nous attendions, prêts à voir débouler celui qui allait sans doute nous tuer tous les trois. Notre surprise fut totale lorsqu'un militaire, armé d'un pistolet mitrailleur, apparut à l'entrée du module. Philippe arriva tout de suite après et, apercevant Cécile étendue à côté du blessé, il se précipita vers elle. Je parvins à articuler : « Elle n'est pas blessée, seulement évanouie. » Mais Philippe, le visage vidé de toute couleur, ne prêta aucune attention à mes paroles. Il se mit à genoux et palpa le corps de sa sœur comme s'il cherchait une blessure invisible. Pendant ce temps, le militaire s'était approché du chef de la base. Il s'accroupit et posa son arme à terre. Il voulut examiner Thibert qui continuait à saigner abondamment. Celui-ci le regarda fixement. Un étrange sourire sur les lèvres, il fit apparaître un message : « *Trop tard, mon général.* » L'instant d'après, sa bouche se crispa, ses yeux se révoltèrent. Enfin, son écran s'éteignit.

Le militaire se releva et c'est seulement alors, en voyant son expression contrariée, que je compris. Le chef de la base avait cessé de vivre. Effrayée, je regardais ce corps dont la vie s'était échappée en si peu de temps. Sur le visage devenu extrêmement pâle, le tatouage était plus apparent. La larme bleue évoquait comme un regret ou peut-être même une peine secrète. Je fus prise de tremblements impossibles à réprimer. L'homme qui était venu nous délivrer me prit par les épaules et me dit d'un ton apaisant que je n'avais plus rien à craindre. Je répondis d'une voix enrouée que je le savais. Il hocha la tête et, sans plus s'occuper de moi, il s'adressa à Filion qui était resté en retrait :

— Je vous félicite d'avoir tenté d'entraver les activités secrètes de Dubé.

Manifestement surpris, l'ingénieur se mit à rougir tandis que son écran affichait sa réponse :

Je ne mérite pas ces félicitations, mon général.

— Que voulez-vous dire par là? demanda celui-ci. C'est bien vous qui m'avez envoyé les copies de fichiers révélant les recherches clandestines de votre supérieur?

Oui, en effet, c'est moi, mais j'ai trop tardé à agir. Je n'ai pas suffisamment pris au sérieux les mises en garde d'Annick. Si je l'avais écoutée, un malheur aurait pu être évité.

— Au fait, où se trouve Mme Demers? voulut savoir le général.

Annick! Je l'avais totalement oubliée. Qu'est-ce que le robot de Dubé avait fait d'elle? Filion ne pouvait pas répondre à cette question. Pas plus que Cécile, qui était revenue de son évanouissement. Par contre, elle se mit en devoir de rapporter tout ce qui nous était arrivé. Tandis qu'elle renseignait le chef militaire, je cherchai Mufunguzi des yeux. Il n'était plus là! Personne ne semblant avoir remarqué qu'il s'était éclipsé, je ne savais pas s'il fallait que je signale son absence.

Brusquement, je me souvins de la menace voilée de Dubé. Il avait peut-être eu le temps de programmer la destruction de la base! Effrayée, je criai :

— La base va être détruite!

— Non, intervint aussitôt le général, il n'y a aucun danger.

— Mais, repris-je énervée, Dubé nous a dit que...

— Non, coupa le général, contrairement à ce qu'il a pu vous faire croire, c'est tout à fait impossible. Dubé s'octroyait plus de pouvoir qu'il n'en possédait réellement. D'ailleurs...

Il s'interrompt.

Soutenue par Mufunguzi, Annick venait d'entrer et s'avancait à petits pas vers lui.

— Vous êtes blessée? s'inquiéta le général en allant à sa rencontre.

— Non, mon général, je vais bien, répondit-elle.

Là, je n'en croyais pas mes oreilles. Annick avait parlé! J'avais entendu sa voix! Comment était-ce possible? Je regardai les autres. Les jumeaux semblaient aussi effarés que moi. Annick nous sourit timidement, comme pour s'excuser.

— Je suis désolée d'avoir dû vous jouer la comédie, mais je n'avais vraiment pas le choix, nous confia-t-elle avec un tremblement dans la voix. J'ai trouvé cela épuisant, vous pouvez me croire.

Revenant de leur étonnement, Philippe et Cécile affichèrent simultanément la question que j'aurais voulu poser :

Mais comment se fait-il que vous ayez conservé votre voix?

— Je l'ignore. Mais lorsque je me suis aperçue que, contrairement à vous, je pouvais continuer à parler tout à fait normalement, j'ai pressenti qu'il fallait que je dissimule ce fait au neurochirurgien. Dès le début de notre vie commune à la base, son arrogance et sa façon d'imposer ses idées avaient éveillé ma méfiance. Mais ce n'est qu'après la venue de Mufunguzi que j'ai mesuré l'ampleur du danger. J'ai compris que

Thibert couvrait les activités de Dubé, même s'il n'en connaissait pas la vraie nature.

Annick, dont la voix s'était affermie, échangea un regard avec Mufunguzi avant de poursuivre :

— Je ne possédais pas suffisamment d'éléments pour démontrer que mes soupçons étaient fondés. J'hésitais à confier mes craintes à un membre de l'équipe. Je ne savais pas que Cécile et Philippe rencontraient régulièrement un haut gradé. Finalement, c'est à Filion que j'ai parlé. Et c'est lui qui m'a suggéré de contacter le général Langlois. Mais l'idée de communiquer par la poste ne m'est venue que lorsque j'ai appris que Dubé allait remonter à la surface avec Mufunguzi.

Sa voix s'étrangla tandis qu'elle prononçait le nom du garçon. Mufunguzi, qui était resté tout près d'elle, lui prit la main. Elle réprima un sanglot. Gagnés par l'émotion, Cécile et Philippe se serrèrent l'un contre l'autre. Mais moi, je n'avais personne pour me reconforter. Je me sentais oubliée, abandonnée.

J'aurais voulu me retrouver dans les bras de mon père, sans plus devoir penser à rien. Je n'avais plus qu'un désir, être mise au lit par ma mère comme lorsque j'étais toute petite et me laisser aller au sommeil en toute confiance.

Mais, bien sûr, les choses ne pouvaient pas être aussi simples.

Chapitre 9

Nous avons quitté le module de robotique pour nous rendre à la salle à manger où Cécile avait immédiatement mis le percolateur en marche. Une bonne tasse de café nous réconforterait. Nous en avons tous besoin. Et je supposais que, tout comme moi, les autres étaient soulagés de ne plus avoir sous les yeux le corps de Thibert.

Assis à l'une des tables, nous attendions que le café soit prêt. Le drame que nous venions de vivre nous avait vidés de notre énergie. Seul le général avait gardé toute sa vigueur. Je l'examinais tandis qu'il marchait de long en large, les mains croisées derrière le dos. Il était vraiment grand. Son visage, long et étroit, lui donnait un air sévère. Il devait avoir la cinquantaine car, comme mon père, il grisonnait. Mais il était beaucoup plus mince que lui.

Il s'arrêta à notre hauteur et, son regard perçant allant de l'un à l'autre, il nous dit :

« Avant de vous exposer mon plan d'évacuation, je tiens à vous rappeler que nous allons devoir agir avec la plus grande prudence. Et, par-dessus tout, éviter d'être repérés par des fouineurs qui, malgré qu'il fasse nuit, pourraient se trouver aux abords du lac, près de la zone de tir. »

Je fis la grimace. J'avais chaque fois un pincement au cœur lorsque j'entendais cette expression péjorative si souvent attribuée aux journalistes. C'était insultant pour tous ceux qui, comme ma mère, pratiquaient leur métier avec rigueur, en respectant les règles d'éthique de la profession.

« Par chance, poursuivit le général, la lune est cachée par une masse de nuages qui rendent le ciel très noir. Il sera donc difficile, pour quiconque observerait le lac, de percevoir qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. »

Il fit une pause pendant que Cécile servait le café. Laissant sa tasse de côté, il reprit la parole :

« La nuit est bien avancée, il ne nous reste plus beaucoup de temps. Voici comment nous allons procéder. Filion, qui a une tâche à terminer ici, se chargera du téléguidage des deux submersibles. Madame Demers et Patricia m'accompagneront dans celui avec lequel je suis venu. »

Puis il s'adressa aux jumeaux :

— Vous prendrez Mufunguzi avec vous dans le sous-marin de la base. Vous partirez tout de suite après nous. Filion vous guidera selon le plan d'urgence préétabli que vous connaissez.

Après un bref coup d'œil à sa montre, il ajouta pour tout le monde :

« N'emportez aucun document; rassemblez le strict nécessaire, puis rendez-vous au sas pour l'embarquement. Il faut que nous ayons quitté la base d'ici une demi-heure. Le garde-côte que j'ai réquisitionné ne pourra s'attarder que le temps de simuler un sauvetage. »

Les jumeaux, la psychologue et Mufunguzi se levèrent et quittèrent la salle sur-le-champ. Personne n'avait pris le temps de finir son café. Filion et le général s'étaient un peu écartés de la table où j'étais toujours assise et s'entretenaient à voix basse. Je compris malgré tout qu'ils parlaient de Thibert et de Dubé. J'entendis aussi le mot « évacuation ». Ce qui signifiait que le neurochirurgien avait certainement été tué, lui aussi.

Et voilà que je me sentais la tête bizarrement vide. Complètement à plat, j'étais incapable de me réjouir alors que tout danger semblait enfin écarté. J'aurais dû être heureuse ou, du moins, soulagée. Pourtant, je ne ressentais rien de tel, au contraire. J'étais mal à

l'aise, inquiète même, et je me demandais quand je retrouverais enfin mes parents. Maintenant, j'avais peur de leur réaction, car tout était de ma faute. Jamais je n'aurais dû partir seule sur la route sans prévenir. Et puis, qu'allait dire mon père, lui qui me faisait toujours confiance? C'était sans doute ce sentiment d'appréhension qui m'empêchait d'avoir le cœur léger.

Le général était sûrement entré en contact avec mes parents. Aussi aurais-je voulu savoir ce qu'il leur avait dévoilé. Il me semblait impensable que les événements incroyables auxquels je venais de participer leur soient dissimulés. Ma mère chercherait à tout connaître de ce drame, j'en étais certaine. Et J'avais du mal à concevoir que l'on puisse ensuite lui interdire de divulguer ces informations. Malgré cela, lorsque le général en eut terminé avec Filion, je n'eus pas le courage de lui poser les questions qui me tracassaient. Je me contentai de le suivre, comme il venait de me l'ordonner.

Juste avant d'atteindre le sas, là où le couloir faisait un coude, j'aperçus le corps sans vie de Dubé. Je tournai la tête pour ne pas être obligée de le voir de près une dernière fois. Un instant plus tard, je montais dans le sous-marin. Annick arriva peu après, le souffle court et les cheveux en bataille. Ses grosses lunettes virtuelles dépassaient de son sac à dos rempli à la hâte. Mais elle avait pris le temps de se changer. Elle portait un pantalon ample et une chemise-veste qui dissimulait parfaitement son écran.

Le sous-marin de poche se mit à vibrer dès que la partie supérieure du fuselage fut abaissée. On allait enfin pouvoir quitter la base!

Le départ s'effectua en douceur, car Filion était habitué aux manœuvres de téléguidage. Le plus grand silence régnait dans l'habitacle. Nous avions chacun de quoi penser tandis que nous remontions lentement vers la surface. Quand le sous-marin émergea, le général prit le relai des commandes pour le pilotage dans le chenal de navigation.

Il commençait à faire clair. À peu de distance, la coque rouge vif du garde-côte se détachait dans la blancheur du jour naissant. Le navire cingla vers nous et nous rejoignit rapidement. Puis il y eut le moment délicat des manœuvres conjointes pour que le sous-marin et le navire s'approchent bord à bord.

Cela fait, le général s'extirpa le premier de l'habitacle et grimpa vivement l'échelle amovible appuyée contre le flanc du garde-côte. C'était moins facile qu'il n'y paraissait comme je le découvris en gravissant les échelons à sa suite. Une fois en haut, je me retournai pour regarder Annick qui, déséquilibrée par le poids de son sac à dos, se hissait avec difficulté. Le matelot qui se tenait près de l'échelle lui tendit la main pour l'aider à franchir les derniers barreaux.

Entretemps, le sous-marin s'était séparé du navire. Il plongea au moment même où Annick mettait le pied sur le pont. Après son immersion, je continuai à scruter le fleuve, espérant voir surgir le second sous-marin. Mais déjà, le matelot remontait l'échelle. Le

commandant avait lancé le signal du départ. Inquiète, je demandai à Annick :

— Pourquoi est-ce qu'on n'attend pas les autres?

— Ils ne viennent pas avec nous. Ils vont se joindre à l'équipe d'une base sous-marine plus importante.

— Mais... où ?

— Probablement au Japon, où il avait été prévu que nous irions tous plus tard. La base sous-marine sous le fleuve était temporaire. C'était la première étape de l'expérience.

— Et Mufunguzi? Où va-t-il aller?

— Je pense qu'il fera partie du voyage, lui aussi. Car il va falloir lui ôter son écran et c'est au Japon que se trouve le seul neurochirurgien capable de tenter cette intervention délicate.

Je n'en croyais pas mes oreilles! En un éclair, je compris que je ne reverrais plus jamais Cécile ni Philippe. C'était la même chose pour Mufunguzi... Et on ne s'était même pas dit au revoir!

La psychologue me prit par les épaules et dit :

— Maintenant, tu vas retrouver tes parents. C'est la seule chose qui importe. Le reste, il faut l'oublier.

J'allais protester quand un matelot se présenta pour me conduire à l'infirmerie. « Ordre du commandant », précisa-t-il.

Annick me donna un rapide baiser.

— Tout ira bien, ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle tout en me poussant vers lui.

Mais comment pouvais-je la croire? Pourquoi ne venait-elle pas avec moi?

Le matelot me guida sans un mot jusqu'à la cabine qui servait d'infirmerie. Avant qu'il me laisse seule, je tentai quand même de savoir où nous allions.

— À notre port d'attache, me répondit-il laconiquement.

Cela ne m'avancait pas beaucoup! Découragée, je m'étendis sur l'étroite couchette. Je me sentais faible et incroyablement fatiguée. Avant de fermer les yeux, une dernière question me vint à l'esprit. Pourquoi la psychologue était-elle restée avec nous au lieu de partir avec les autres? Cela ne me paraissait pas logique.

Chapitre 10

Je me réveillai avec la nausée. Je devais avoir dormi profondément, car j'avais la tête lourde. Je me redressai péniblement et regardai autour de moi. Il me fallut un moment pour me rendre compte que je me trouvais sur un bateau. Mais je n'avais aucun souvenir d'y être montée. C'était incompréhensible! Je frottai mon bras gauche qui était tout endolori. Dans le creux du coude, il y avait un pansement. En le décollant, je découvris trois petits points rouges, comme si on m'avait fait des piqûres!

Que m'était-il arrivé? Il fallait que je fasse un effort pour me souvenir, que je réfléchisse. J'étais habillée en cycliste; donc, je faisais du vélo. Oui, cela me revenait; j'étais partie en randonnée le long du fleuve et je m'étais perdue en cherchant un endroit sec où dormir. J'avais fini par me réfugier dans une barque abandonnée sur le rivage. Et j'avais eu très froid. Ensuite, cela devenait plus flou dans ma tête. C'était

étrange, mais je crois que l'embarcation s'était mise à dériver.

J'avais l'esprit complètement embrouillé. Je ne parvenais pas à me rappeler la suite des événements. Ils semblaient s'être effacés de ma mémoire. Il me restait la vague impression d'avoir vu des bribes de phrases scintiller sur un écran : jeune fille... parents... gommer... mémoire. Que signifiaient ces mots? Je n'en avais aucune idée. Était-ce les dernières traces d'un mauvais rêve? J'étais dans la brume.

Les bruits en provenance du pont du navire s'intensifièrent. Je voulus me lever, mais mes jambes refusèrent de me soutenir. Je dus me rasseoir sur la couchette. Au même instant, la porte de la cabine s'ouvrit. Une femme aux cheveux roux entra et me salua comme si elle me connaissait bien. Pour moi, c'était une parfaite étrangère. Elle s'approcha et me prit dans ses bras.

— Tu vas enfin revoir tes parents! me dit-elle d'une voix émue. Je peux imaginer la joie qu'ils ressentiront! Peut-être que, bientôt, moi-même j'aurai cette chance.

Interloquée par ce comportement étrange, je ne répondis rien. Elle poursuivit :

— Ta disparition a fait grand bruit. Les journalistes, à qui on a laissé croire à une tentative d'enlèvement, veulent t'interroger. Mais on ne leur permettra pas de t'ennuyer. On va te

conduire dans un endroit calme où tes parents pourront te rejoindre en toute sécurité.

La tête me tournait. Qui était ce « on », qui décidait pour moi? Je n'aimais pas ça du tout!

— Pourquoi est-ce que je ne peux pas rentrer à la maison? demandai-je.

La femme soupira légèrement. Elle semblait mal à l'aise.

— Tu as eu faim et froid. Cela t'a affaibli. Alors, on veut te garder en observation quelques jours, expliqua-t-elle.

Je me sentais faible, c'est vrai, mais je n'étais pas malade. Je ne voyais pas l'utilité d'être surveillée. Dès que je serais chez moi, je pourrais me reposer et tout rentrerait dans l'ordre, j'en étais certaine.

C'est ce que je m'apprêtais à lui dire lorsque deux matelots franchirent la porte de la cabine laissée ouverte. Avant que j'aie pu protester, ils me placèrent sur la civière qu'ils avaient apportée. Ils me transportèrent ainsi rapidement en bas du navire. Sur le quai, une ambulance attendait, tous gyrophares éteints. L'inconnue ouvrit les portes arrière du véhicule, puis y grimpa. Avec son aide, les matelots hissèrent ma civière à l'intérieur. Elle s'assit à côté de moi et m'enserra le bras gauche. Que croyait-elle? Que j'allais tenter de m'échapper?

Les portes se refermèrent sur nous; le véhicule démarra en douceur et en silence.

— Bientôt, tout cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir, m'assura la femme rousse.

Je me tus car je n'osais pas avouer que je ne me souvenais de rien. C'était trop angoissant.

— C'est préférable d'oublier, crois-moi, insista-t-elle.

Elle fit remonter sa main jusqu'à mon coude qu'elle pressa légèrement.

Essayait-elle de me faire comprendre quelque chose?

— Parfois, il vaut mieux que certaines expériences disparaissent de la mémoire, ajouta-t-elle en accentuant la pression au creux de mon bras.

Effacer, oublier, gommer. Pourquoi ces mots me donnaient-ils le frisson? J'avais beau réfléchir, cela ne débouchait sur rien de concret. L'ambulance s'arrêta. Les portes furent ouvertes de l'extérieur. La femme m'aida à descendre du véhicule, puis à m'installer dans le fauteuil roulant qu'un militaire avait amené jusqu'à moi. Il me poussa à l'intérieur d'un bâtiment qui ressemblait plus à un hôtel qu'à un hôpital. Sans un mot d'explication, il me laissa seule dans le salon attendant au bureau de réception.

Et tout d'un coup, mes parents furent là. Ils me prirent dans leurs bras, me serrant à m'étouffer. Les sanglots nous empêchaient de parler. Après un moment d'intense émotion, nos pleurs se calmèrent. On s'embrassa encore un peu, puis on se regarda en souriant. Mes parents commencèrent à me questionner :

— Est-ce que ça va? Comment te sens-tu?

— Je vais bien, je vais bien, les rassurai-je en m'essuyant les yeux.

— C'est exact, dit une voix dans mon dos.

Je me retournai. Le militaire qui venait d'entrer dans le salon était de grande taille. J'eus une impression bizarre en le regardant. Je ne connaissais pas cet homme et, pourtant, son visage me paraissait familier. Il s'adressa à mes parents comme s'il poursuivait une conversation entamée en mon absence.

— Le diagnostic d'amnésie partielle est confirmé. Mais cette perte de mémoire est très certainement temporaire. Comme je vous l'ai suggéré, nous allons garder Patricia en observation pendant quelques jours. Vous pourrez demeurer auprès d'elle.

À ma grande surprise, mes parents donnèrent leur assentiment sans discuter. Je trouvais étonnant que ma mère ne bombarde pas de questions cet homme qu'elle et mon père appelaient « mon général ». À la façon dont ils se parlaient, il était clair qu'ils s'étaient entretenus assez longuement à mon sujet auparavant.

Entretemps, la femme rousse était réapparue. Le général fit les présentations :

— Voici madame Demers, notre psychologue. C'est avec elle que vous allez passer les prochaines semaines.

La psychologue s'avança pour serrer la main de mes parents. Puis elle nous pria de la suivre :

— Je vais vous conduire à votre suite. C'est au cinquième étage.

Au sortir de l'ascenseur, tout en nous guidant dans le couloir, elle m'annonça gaiement :

— Une belle surprise t'attend.

Quand elle nous fit entrer dans la suite, j'aperçus immédiatement Donald. Debout au milieu de la grande pièce luxueuse, il me souriait d'un air embarrassé.

— Salut, Pat, finit-il par articuler.

Je hochai la tête en guise de réponse. J'étais partagée : je ne savais pas si j'étais contente ou pas de le revoir.

— Tiens, dit-il, je t'ai apporté le dernier CD des BB.

Je n'arrivais toujours pas à dire un mot pour le remercier. Je savais que je serais incapable de le pardonner. Après tout, il était en partie responsable de ma mésaventure. Le silence s'éternisait entre nous. La psychologue intervint en nous proposant de faire monter un repas. « Toutes ces émotions, ça creuse! » s'exclama-t-elle d'un ton un peu trop enjoué. Mon père entra dans le jeu et lui répondit avec entrain que c'était une excellente idée.

Tandis qu'elle téléphonait pour passer la commande, Donald demanda la permission d'allumer la télévision.

— Oui, acquiesça ma mère, mais ne mets pas le son trop fort, qu'on puisse s'entendre parler.

Puis, me prenant une nouvelle fois dans ses bras, elle me souffla discrètement à l'oreille :

— Tu n'as pas envie de prendre une bonne douche? Je t'ai apporté des vêtements de rechange.

J'allais entrer dans la salle de bain quand Donald cria :

— Regardez!

Nous nous tournèrent tous vers l'écran de télévision. Donald monta le son.

« Tôt ce matin, expliquait le commentateur, des résidents de la rive sud du lac aux cent îles ont remarqué qu'il se passait quelque chose d'anormal aux abords du champ de tir de l'armée. Les riverains que nous avons interrogés nous ont confié avoir vu de grosses vagues déferler sur le rivage. Le porte-parole du ministère de la Défense a déclaré qu'un ou plusieurs des obus reposant au fond du lac avaient explosé. Pour l'instant, on ignore ce qui a pu provoquer ces explosions sous-marines. Heureusement, on ne déplore aucun blessé, mais des pêcheurs ont eu la peur de leur vie lorsque leur embarcation a été prise dans d'énormes remous. On nous informe que le ministère de la Marine entend faire inspecter au plus tôt le chenal de navigation. Cependant qu'au ministère de l'Environnement, on affirme que cet accident est une véritable catastrophe écologique. »

« Oh, mon Dieu! Filion... Oh mon Dieu! Filion... », répétait la psychologue, les mains plaquées sur ses tempes.

« Ça devait arriver... », déclara ma mère, les yeux rivés sur l'écran.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. Un bref éclair traversa mon esprit embrumé. Cet accident, en ce lieu précis, n'était pas dû au hasard. Tout était lié mais, là encore, ma mémoire me faisait défaut. J'avais l'impression que quelque chose se bloquait dans ma tête

quand j'essayais de réfléchir à ce qui m'était arrivé.

La sonnerie du portable de ma mère couvrit le son de la télé. Après avoir écouté, elle répondit : « Non, je suis désolée. Je ne peux pas couvrir l'évènement. »

C'était la première fois, à ma connaissance, que ma mère refusait un reportage. J'en ressentis un immense soulagement. Je n'avais plus qu'une envie : oublier ce cauchemar définitivement.

Elle se dirigea vers la chambre à coucher tout en poursuivant sa conversation téléphonique. D'où je me trouvais, je pouvais entendre tout ce que ma mère disait à son interlocuteur invisible.

« J'enquête sur une affaire d'enlèvement dont j'ai obtenu l'exclusivité. La police a rouvert le dossier d'un adolescent disparu depuis plusieurs mois. De nouveaux indices font penser qu'il y a une chance de le retrouver. »

Après un silence, elle continua :

« Non, je ne peux pas dévoiler le nom du disparu. La mère du garçon occupe un poste sensible dans l'armée. Pour les besoins de l'enquête, je vais partir à l'étranger. Mon mari et ma fille vont m'accompagner. »

Il y eut un autre silence, puis ma mère déclara : « Je ne peux rien dire de plus pour le moment. » Elle ferma son portable et me regarda. Je la rejoignis.

— Tu as tout entendu?

Je fis signe que oui.

— Bon, alors écoute. Tout le monde sait que nous partons, mais personne ne doit connaître notre destination, d'accord? Plus tard, quand il n'y aura plus de danger, ton père et moi, nous pourrons tout t'expliquer. Mais en attendant, il faut se taire, tu comprends?

Je hochai la tête une nouvelle fois, puis je pensai : « *Le silence, toujours le silence. Le mystère restera entier tant que le silence étouffera mes souvenirs.* »